CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES. 25e ET 26e LIVRAISONS. | THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ | MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LA CHAMBRE ROUGE

DRAME EN CINQ ACTES, HUIT TABLEAUX ET UN PROLOGUE

PAR

M. THÉODORE ANNE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 7 AOUT 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

CHARLES-GUSTAVE, prince royal de Suède..	MM.	LACRESSONNIÈRE.
LE COMTE DE KOPPEN..................		JULIAN.
MICHEL, paysan........................		FRANCISQUE.
GREGOIRE, bas-officier, frère de Michel.....		CLÉMENT JUST.
MICHELINE, paysanne, mère de Grégoire et de Michel..............................	Mme	DEVAUX.

SOLDATS SUÉDOIS.

La scène se passe en 1645, dans un village aux environs de Riga (Livonie).

PERSONNAGES DE LA PIÈCE :

CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède...	MM.	LACRESSONNIÈRE.
LE COMTE DE MULLERN, ministre de la police		SURVILLE.
LE COMTE DE NORBERG, général suédois..		EMMANUEL.
IVAN, officier.........		AUBRÉE.
LE BARON DE STERP, grand écuyer......		RICHE.
MICHEL, frère de lait de Charles-Gustave....		FRANCISQUE.
GREGOIRE, frère de Michel...............		CLÉMENT JUST.
L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE........		SAMORE.
DURING, bijoutier de la cour..............		GALABERT.
UN OFFICIER DE SERVICE............		AUBRI.
UN OFFICIER DU PALAIS..............		PÉPIN.
UN OFFICIER DE DRABANS............		MARCHOVILLE.
PAULINE, fille naturelle de Charles-Gustave.	Mmes	LAURENTINE.
MICHELINE, sa gouvernante..............		DEVAUX.

COURTISANS, OFFICIERS, DAMES, PEUPLE.

La scène se passe en 1660, à Stockolm.

PROLOGUE.

LE PRINCE ROYAL.

Le théâtre représente une chaumière : portes latérales ; porte et fenêtres au fond. — Four à gauche au fond avec les attributs nécessaires au four.

SCÈNE I.

MICHELINE, *puis* MICHEL.

MICHELINE, *entrant par la porte de gauche.*

Michel... Michel... voyez s'il me répondra... Mais où donc est-il ?... Michel... Michel...

MICHEL, *entr'ouvrant la porte du fond et passant la tête.*

Me voilà... ma mère... je viens... ne vous impatientez pas...

MICHELINE.

Et que fais-tu... paresseux... fainéant...

MICHEL, *entrant avec une grande jatte de lait dans les mains, et un pain bis sous le bras.*

Fainéant... moi... j'étais en train de traire la vache, pour mon déjeuner... Hum... quel parfum !...

MICHELINE.

Quand il s'agit de manger...

MICHEL.

Dame ! il me semble que c'est essentiel, quand on veut vivre... et je veux vivre pour vous, ma bonne mère... parce que si votre pauvre Michel ne mangeait pas, il dessécherait... S'il desséchait, il dépérirait... s'il dépérissait, il mourrait... et je ne veux pas mourir... ça vous ferait trop de peine... et à moi donc !

MICHELINE.

Et pourquoi déjeunes-tu si tard... tu as encore été courir...! d'où viens-tu ?

MICHEL.

Du village... vous ne savez pas, mère... il est arrivé des soldats...

MICHELINE, *avec inquiétude.*

Vraiment !...

MICHEL.

Avec un beau Monsieur tout doré... il a un soleil blanc sur la poitrine... un beau ruban bleu qui lui pend à l'entour du cou, comme ça... (*Il fait le geste.*) Et des bottes ! quelles bottes ! voilà des bottes ! c'est bien autre chose que celles de nos pos-

tillons... c'est un homme superbe... il faut être juste... dame! ils disent que c'est un général...

MICHELINE.

Ah!... (*A part.*) Je tremble!

MICHEL.

Ils ajoutent que c'est un des... Bon! voilà que j'ai oublié le mot... ah! il me revient... un des favoris de notre bien-aimée souveraine, la reine Eléonore...

MICHELINE.

Un général... un grand du royaume... le comte de Gotterp, peut-être...

MICHEL.

Ce que c'est que d'avoir habité la cour... car vous l'avez habitée... vous avez été la nourrice du prince royal, héritier présomptif de la couronne de Suède... et moi, je suis son frère... de lait... Eh bien! je n'en suis pas plus fier... mais non, ça n'est pas ça... c'est un autre nom...

MICHELINE.

L'as-tu entendu nommer ce général...

MICHEL.

Je voudrais pourtant bien déjeuner... j'ai mon estomac qui sonne creux... ah! comme c'est creux...

MICHELINE.

Me répondras-tu? Ce grand seigneur... quel est-il?

MICHEL.

C'est un comte... un comte en en.

MICHELINE.

Rosen.

MICHEL.

Non.

MICHELINE.

Dierstein.

MICHEL.

Je voudrais pourtant bien déjeuner... pas davantage... c'est le comte... Alexis.

MICHELINE.

Koppen.

MICHEL.

Juste... ce que c'est que d'avoir été à la cour... on connaît tout le monde...

MICHELINE, *à part.*

Koppen, ici! Que vient-il faire?

MICHEL.

On dit qu'il est à la recherche d'une grande dame... d'une comtesse qui se cache dans ce village avec un petit enfant.

MICHELINE.

Ciel!...

MICHEL.

Qu'est-ce qu'il vous prend?

MICHELINE.

Moi... rien...

MICHEL.

Vous avez dit : ciel!...

MICHELINE.

Eh bien... après... la surprise... l'émotion... qu'est-ce que ça te fait...

MICHEL.

A moi... rien... les opinions sont libres... justement, j'ai fait comme vous... oui... dans le village, j'ai dit aussi... ciel... et je ne pensais à rien... Il paraît qu'il a l'ordre de la reine, d'arrêter cette atroce grande dame, partout où il la trouvera...

MICHELINE.

Pourquoi dis-tu que cette dame est atroce!... Qu'en sais-tu?

MICHEL.

Dame! puisqu'elle se cache, c'est qu'elle est coupable... si elle est coupable, c'est qu'elle a commis un crime... et si elle a commis un crime... elle est atroce... voilà.

MICHELINE.

Imbécile!

MICHEL.

Si je ne vous convient pas comme ça, il fallait me faire autrement... c'était votre affaire et pas la mienne... (*A part.*) Ce n'est pas mal ça, je suis assez content de cette réflexion-là.

MICHELINE.

Tu ne sais rien de plus... après?

MICHEL.

Oh! rien... Après, le général a dit qu'il allait fouiller toutes les maisons, avec tous ses soldats... là-dessus, j'ai remarqué un grand diable de chenapan... qui a l'air effronté... et qui a joliment les paroles de cet air-là... il prend le menton à toutes les jeunes filles... les jolies s'entend... pas les autres, et puis il les embrasse comme ça. (*Il imite le bruit des baisers.*) Oh!... scélérat... va!... je ne sais pas pourquoi... mais je trouve qu'il ressemble...

MICHELINE.

A qui?

MICHEL.

Je n'ose pas dire... j'ai peur de vous faire de la peine...

MICHELINE.

Mais à qui?

MICHEL.

A quelqu'un qui s'est joliment mal conduit dans les temps... à quelqu'un que l'on est sûr de vous faire toujours pleurer quand on vous en parle.

MICHELINE.

Ton frère?... Grégoire. Oh! depuis le temps qu'on n'a entendu parler de lui, c'est que Dieu l'a ôté de ce monde... et j'aime mieux avoir à pleurer de regret que d'avoir à pleurer de honte! Ce n'est pas Grégoire que tu as vu, sois tranquille! (*A part.*) Mon fils, au service d'un Koppen... oh! mon Dieu, faites-moi mourir avant de voir une pareille calamité... (*Haut.*) Mais ce soldat, cet homme qui ressemble...

MICHEL.

A Grégoire?

MICHELINE.

Oui, qu'a-t-il fait?

MICHEL.

Il a pris son grand sabre, et il s'est mis en quête comme un chien de chasse.

MICHELINE, *à part.*

S'il vient de ce côté, tout est perdu. (*Haut.*) Michel!

MICHEL.

Mère!

MICHELINE.

Cours au village, observe, interroge, suis s'il le faut ces soldats, et quand il en viendra un par ici, viens me prévenir.

MICHEL, *regardant son déjeuner.*

Ah! oui, mais!...

MICHELINE.

Va donc! et souviens-toi qu'il s'agit de me sauver plus que la vie.

MICHEL.

Ah!... je cours! (*Il sort par le fond; la porte reste ouverte.*)

MICHELINE, *seule.*

Et moi! comment sauver la comtesse... ce précieux dépôt que m'a confié le prince royal! Mon Dieu, inspirez-moi une prudence, un courage qui puissent lutter contre la haine et la jalousie de ses ennemis. Mon Dieu! donnez-moi la force de sauver la mère, de sauver le pauvre petit enfant que mon noble Charles m'a chargé de défendre, et si vous me voyez près de succomber, Dieu tout-puissant, envoyez-moi un aide, un appui, un défenseur! (*Charles arrive par le fond tout ému.*)

SCÈNE II.

MICHELINE, CHARLES-GUSTAVE.

CHARLES.

Me voici! bonne mère!

MICHELINE.

Charles-Gustave! le prince royal de Suède! mon fils!

CHARLES.

Ton fils... oui... la comtesse Eudoxie?

MICHELINE.

Cachée... bien cachée...

CHARLES.

Merci! tu sais qu'on la cherche... tu sais que la reine la fait poursuivre comme une criminelle!...

MICHELINE.

Je viens de l'apprendre... les soldats courent le village.

CHARLES.

Un avis mystérieux m'est arrivé dans mon palais. Je suis monté à cheval, et je suis venu ici comme la foudre... La sauver, Micheline... ou mourir avec elle!

MICHELINE.

Mourir! vous!... l'héritier du trône!...

CHARLES.

C'est vrai... qui donc oserait, quand je veux sauver Eudoxie, l'arracher de mes bras? Tu as raison! à ma vue le danger doit disparaître! de misérables soldats!

MICHELINE.

Commandés par Koppen!

CHARLES.

Eh bien? Koppen!

MICHELINE.

On dirait que vous ignorez le sens de ce nom sinistre.

CHARLES.

Koppen! le favori de la reine ma mère!

MICHELINE.

Mon fils! pensez à Gustave-Adolphe votre père infortuné!...

CHARLES.

Que veux-tu dire!... crains-tu que je ne meure comme lui dans un jour de victoire... d'une balle égarée? où donc est l'ennemi?

MICHELINE.

Il ne sait rien!...

CHARLES.

Que pourrais-je savoir!... parle!... mais parle donc!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL *arrive tout effaré et ferme la porte.*

Mère! ma mère! ah! le prince royal! Monseigneur!

CHARLES.

Frère, bonsoir!...

MICHELINE.

Eh bien! quoi?

MICHEL.

Les voilà! ils viennent! le chenapan les précède!

CHARLES.

Qui!

MICHELINE.

Les soldats de Koppen!

CHARLES.

Eh bien! nous les verrons!

MICHELINE.

S'ils vous voient, ils sauront que la comtesse est ici...

CHARLES.

Ils ne l'enlèveront pas malgré moi, je pense!

MICHELINE.

Je vous dis que ce sont les soldats de Koppen... Au nom du ciel, cachez-vous!

CHARLES.

Moi, l'héritier du trône! me cacher!

MICHELINE.

Mourons ensemble alors.

MICHEL.

Mourir!... ah! monseigneur! frère... cachons-nous!... (*Bruit au dehors.*)

MICHELINE.

Entendez-vous!... par pitié!

MICHEL.

Par grâce!

CHARLES.

Eh bien! soit pour vous!

MICHELINE, *montrant un cabinet.*

Ici!...

MICHEL.

Vite!...

CHARLES.

Quand donc ferai-je trembler ces misérables!... (*Il entre à droite sous la draperie.*)

MICHELINE.

Remettons-nous!

MICHEL.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines! (*Micheline ouvre la porte du four, et range le brasier comme pour enfourner le pain. On frappe, elle continue.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Oh! la maison! Eh! (*Il frappe et entre.*) On se tait? on se cache?

MICHELINE.

Pourquoi donc se cacherait-on? (*Elle se montre. Reconnaissant Grégoire.*) Ah!

GRÉGOIRE.

Ma m[illegible]e!

M[illegible]L.

Mo[illegible] [illegible]ère! ce sacripant; c'éta[illegible] lui!

MICHELINE.

Grégoire!... vous [illegible] l'uniforme des soldats de Koppen... vous au service d'un Koppen... l'enfant de la nourrice du prince royal!

GRÉGOIRE.

Eh bien... ma mère... m'en voulez-vous de ma fortune...

MICHELINE.

Vous appelez une fortune l'honneur de servir un tel maître!

GRÉGOIRE.

Il me paye très-généreusement, ma mère!...

MICHELINE.

Pour que vous l'aidiez à commettre ses crimes, n'est-ce pas?

GRÉGOIRE.

Est-ce un crime d'exécuter les ordres de Sa Majesté la reine Éléonore? Une personne suspecte se cache en ce village; (*Micheline remonte vers la porte de gauche; Grégoire suit les mouvement de sa mère, et indique qu'il a compris où est la Comtesse.*) la reine et la princesse royale veulent que cette personne soit arrêtée; le comte de Koppen, général, obéit à Sa Majesté, et moi, soldat, j'obéis à mon général.

MICHEL.

Cette personne ne peut être ici puisque ma mère y est!

GRÉGOIRE.

Au contraire, jeune innocent, c'est parce que notre mère s'y trouve, que la comtesse doit s'y trouver aussi.

MICHELINE.

Vous ne me l'enlèveriez pas, je suppose?

GRÉGOIRE.

Ma mère... il s'agit de vingt mille risdales... et pour une pareille somme, j'enlèverais... je vous enlèverais, chère et honorée mère!

MICHELINE.

Malheureux!

MICHEL.

On verrait!

GRÉGOIRE.

Du calme... petit! la comtesse est ici, n'est-ce pas? (*Il prend sa mère et Michel par la main.*) Voyons... il y aura deux mille risdales pour vous!...

MICHEL.

Scélérat!

GRÉGOIRE, *tirant son épée.*

De grands mots! alors nous ne nous entendons plus... Place!...

MICHELINE, *barrant la porte.*

Passe donc sur mon corps!

GRÉGOIRE.

Bah! je passerai à côté!

MICHEL, *se mettant devant sa mère.*

Essaye! coquin!

GRÉGOIRE.

Oh! l'enfant!... que peux-tu faire?

MICHEL.

Je peux me faire tuer!

GRÉGOIRE.

Allons donc! (*Il le pousse si rudement que Michel tombe à terre.*)

MICHELINE, *la prenant au collet et le forçant de reculer.*

Oui, tu voudrais me tuer, mon fils, comme ton maître Koppen a tué le roi.

GRÉGOIRE, *effrayé.*

Plaît-il!

CHARLES, *caché*.

Tué le roi!

MICHELINE.

Voyons! brigand... voyons, meurtrier... voyons, serviteur de Koppen, tu es failli tué ton frère, pourquoi ne serais-tu point parricide!... Tu diras demain comme ton maître, que je suis morte de la main d'un étranger.

GRÉGOIRE.

Silence donc!

MICHELINE.

Est-ce parce qu'aujourd'hui tu sers le comte de Koppen, que tu viendras assassiner les serviteurs du prince royal!... Est-ce parce que aujourd'hui, 16 novembre 1653, c'est l'aniversaire du jour où ton maître, entourant Gustave-Adolphe sur le champ de bataille de Lutzen avec quelques obscurs complices, au moment où les armées suédoises triomphaient des impériaux, l'a étendu mort, pour servir une coupable ambition, et a mis ce crime sur le compte de la résistance de l'ennemi...

CHARLES, *paraissant à la portière de droite.*

Mon père! mon pauvre père!

GRÉGOIRE.

Le prince royal. (*Il s'éloigne au fond en dehors.*)

CHARLES.

Koppen!... a tué mon père!... tu mens, Micheline... ma mère n'aurait pas laissé ce crime impuni! tu mens!

MICHELINE.

Votre mère est assise sur le trône où la mort de Gustave-Adolphe devrait vous avoir fait monter, Monseigneur!... Quant au comte de Koppen... il est dans le village, demandez-lui si j'ai dit la vérité!...

CHARLES.

Et le misérable veut m'enlever Eudoxie! Ces mains fumantes encore du sang de mon père s'étendraient sur ceux que j'aime! Oh! non... si Koppen est l'assassin de Gustave-Adolphe, Koppen n'est pas dans ce village... il ne peut paraître devant moi le 16 novembre, anniversaire de son crime!... Si cela était, je dirais que Dieu me l'envoie pour que son châtiment épouvante le monde!

SCÈNE V.

LES MÊMES, KOPPEN.

KOPPEN, *en dehors.*

Eh bien!... Grégoire, as-tu trouvé?

CHARLES.

Le comte de Koppen... c'est lui! (*Il s'assied à la table de droite et écrit sur ses tablettes.*)

GRÉGOIRE.

Oh!... (*Il s'enfuit.*)

KOPPEN, *entrant sans voir Charles.*

Qu'est-ce à dire?... Bonne femme, vous vous nommez Micheline?

MICHELINE.

Oui, Monseigneur.

KOPPEN.

Vous avez une étrangère dans cette cabane?

MICHELINE.

Monseigneur...

KOPPEN.

Vous me trompez!...

MICHELINE.

Monseigneur, je vous jure...

KOPPEN.

Cette femme... il me la faut... c'est l'ordre de la reine... et je l'aurai.

CHARLES, *qui a écrit tranquillement, s'avançant.*

Vous ne l'aurez pas, comte de Koppen.

KOPPEN, *stupéfait.*

Le prince royal! (*Il se découvre.*)

CHARLES, *à Micheline.*

Merci de ton dévouement, ma bonne Micheline; mais je ne veux pas t'abandonner à la vengeance d'un Koppen... Toi, Michel, pars et remets ce billet au commandant des drabans que le comte a amenés avec lui... Va, Michel... au revoir.

MICHEL.

Quel œil!... j'aime autant m'en aller. (*Il sort par le fond.*)

KOPPEN, *à part.*

Que veut-il dire?

CHARLES.

Comte, il y a ici une jeune fille, la comtesse Eudoxie, que j'aime, et qui s'est fiée à mon honneur. Elle cherchait un refuge contre la colère implacable de la reine, ma mère... et, si vous aviez fait un peu plus de diligence, vous eussiez trouvé une pauvre malade, hors d'état d'être transportée... mais cette femme est sous ma sauve-garde... C'est vous dire, comte, que votre mission est terminée.

KOPPEN.

Monseigneur!...

CHARLES, *à Micheline.*

Toi, rentre, ma bonne nourrice, et dispose tout pour le départ d'Eudoxie... Tu la suivras... dis-lui que je vais bientôt la rejoindre.

KOPPEN, *à part.*

La rejoindre!

MICHELINE.

Mais, monseigneur!...

CHARLES, *à Micheline.*

Ne crains rien pour moi... va, te dis-je!...

MICHELINE.

Que va-t-il se passer, mon Dieu!... J'ai peur. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, KOPPEN.

CHARLES.

A nous deux, comte... Vous dites donc que vous avez un ordre de la reine?

KOPPEN.

Oui, Monseigneur!... mais croyez bien...

CHARLES.

Je ne vous crois pas, comte de Koppen.

KOPPEN, *mettant la main sur sa poitrine.*

L'ordre est là, Monseigneur.

CHARLES.

Voyons...

KOPPEN.

Monseigneur, un ordre de Sa Majesté ne peut se confier qu'à...

CHARLES.

Qu'à un bourreau, n'est-ce pas?

KOPPEN.

Monseigneur!

CHARLES.

Voilà pourquoi l'on vous a choisi.

KOPPEN.

Votre altesse royale m'insulte!

CHARLES.

Je vous insulte! pourquoi?... Ah! parce que je vous ai appelé bourreau... Pardon, c'est assassin que je voulais dire.

KOPPEN.

Prince!

CHARLES.

Comte de Koppen! avec laquelle de ces deux mains avez-vous assassiné mon père?...

KOPPEN.

Oh!..

CHARLES.

Est-ce avec la main qui tient l'épée!...

KOPPEN.

Monseigneur, prenez garde!...

CHARLES.

Tu menaces, je crois... Mon père était trop brave pour que tu osasses l'attaquer en face... tu l'as frappé en traître, en lâche, et c'est ainsi que tu as éteint la vie chez le héros de l'Allemagne... Mais regarde-moi, Koppen, la reine t'a commandé ce matin de me tuer... crois-tu que tu viendras à bout de moi, comme tu as fait de mon père, qui te croyait loyal et fidèle...

KOPPEN.

Monseigneur! que prétendez-vous donc? (*La nuit commence à venir.*)

CHARLES.

Ne m'as-tu pas dit que tu avais un ordre de la reine pour m'enlever Eudoxie et ma fille?

KOPPEN.

Un ordre qui s'exécutera, je vous le jure, car à présent, je le vois, je me trouve placé entre un ennemi mortel et le danger de désobéir à ma souveraine. Oui, cet ordre s'exécutera, même quand il m'enjoindrait d'user de violence envers vous!

CHARLES.

Tu te crois encore au 16 novembre 1632, Koppen, sur le champ de bataille de Lutzen et derrière Gustave-Adolphe?

KOPPEN.

Monseigneur! je vais appeler.

CHARLES.

Misérable! tu sais bien que j'ai envoyé Michel à tes soldats...

KOPPEN.

Mes soldats savent que j'ai un ordre de la reine... ils vont accourir pour exécuter cet ordre.

CHARLES.

Oui, mais comme je vais te tuer, comme je vais prendre cet ordre sur ton cadavre, tes soldats auront beau venir, c'est moi qui commanderai, c'est à mon ordre qu'on obéira!

KOPPEN.

Au secours!... à l'aide!...

CHARLES.

Si tu cries, si tu marches, tu es mort!

KOPPEN.

Eh bien! puisque vous m'y forcez, je vais envoyer le fils rejoindre le père! (*Il met l'épée à la main.*)

CHARLES.

C'est ce que nous verrons, car j'ai Dieu pour moi... Allons! (*Ils croisent l'épée. Duel à mort.*)

KOPPEN.

Je t'ai blessé, Monseigneur!... (*Il le blesse.*)

CHARLES.

Et moi je te tue, Koppen! (*Il le tue.*)

KOPPEN.

Oh!... (*Il tombe.*)

CHARLES.

Mort... il est mort... Mon père, je t'ai vengé! (*Nuit complète à la rampe pour l'incendie.*)

SCENE VII.

CHARLES, MICHEL.

MICHEL, *aux officiers en dehors.*

Par ici, mes officiers. (*Entrant.*) Le prince royal est chez nous. (*Apercevant le cadavre.*) Oh! en voilà de l'ouvrage!

CHARLES.

Messieurs, vous me connaissez, je pense? (*Tous s'inclinent.*) Vous allez escorter avec moi jusqu'au port de Riga, où elle s'embarque pour la France, la comtesse Eudoxie, et ma nourrice Micheline qui l'accompagne.

TOUS.

Oui, Monseigneur!

MICHEL, *montrant le cadavre.*

Mais... ceci!

CHARLES.

Cet homme était un grand seigneur, un favori de la reine... Messieurs, il vient de mourir subitement... et par fatalité, comme le roi mon père... Faites-lui des funérailles dignes de son rang... un bûcher comme aux anciens rois... Le feu à cette maison, messieurs... le feu... (*Les soldats, avec des tisons qu'ils prennent au foyer du four, incendient la maison. Charles se tient sur le seuil avec Michel épouvanté.*)

CHARLES.

Oh! mes ennemis... à votre tour de trembler! un jour je serai roi!!! (*La toile tombe à la lueur de l'incendie.*)

ACTE I.

Premier Tableau.

LA MORT DE LA REINE.

Un salon du Palais-Royal de Stockolm. — Au fond, fenêtre ouvrant sur la cour. — Portes latérales.

SCENE I.

LE COMTE DE NORBERG, LE BARON DE STERP, COURTISANS *au fond à droite.*

NORBERG, *entrant.*

Eh bien! baron de Sterp, où en sommes-nous?

STERP.

Cela va mal... très-mal, comte de Norberg!

NORBERG.

La reine?

STERP.

Elle se meurt... quelques instants la séparent à peine du moment fatal!...

NORBERG.

Quoi! l'habileté des médecins...

STERP.

Si grande qu'elle soit, elle ne va pas jusqu'à guérir les princes de la maison de Suède, quand la maladie les prend dans la chambre rouge, ou quand ils ont l'imprudence de s'y faire transporter!...

NORBERG.

Ah! oui... la chambre rouge, cette chambre dont on ne parle ici... qu'avec terreur... où l'on n'entre, dit-on, qu'en frissonnant... chambre mystérieuse qui a vu mourir trois rois... presque subitement... en deux heures de temps... juste ce qu'il faut pour recommander son âme à Dieu!... Et la reine y est... cela prouve que c'est une femme de cœur!...

STERP.

Pour moi, j'ai toujours pensé que si je voulais être fantôme, et que s'il me restait quelque compte à régler avec les augustes habitants de cette chambre, je trouverais aisément quelque panneau, quelques sculptures!... quelque feuille de parquet... quelque porte cachée... pour entrer dans la chambre rouge... et faire mourir... de peur ceux auxquels j'aurais gardé rancune.

NORBERG.

Je commence à vous deviner... vous craignez plus les vivants que les morts.

STERP.

Qu'arriverait-il! si trois ou quatre hommes, bien décidés comme vous et moi... en voulaient à un de nos... gracieux souverains... et connaissaient la manière de pénétrer secrètement dans la chambre rouge!...

NORBERG.

Le fait est que les médecins n'y pourraient rien... mais ce n'est pas ici le cas... personne n'en veut à la reine Éléonore... pourquoi s'est-elle fait transporter dans cette chambre sinistre et malsaine?... c'est donc une expiation...

STERP.

Je ne sais... elle l'a voulu!...

NORBERG.

Bah!... rien n'est encore désespéré!... et l'art des médecins!...

STERP.

Que peut-il contre une nature épuisée?...

NORBERG.

Éléonore n'a que soixante-sept ans!...

STERP.

Et comptez-vous pour rien les excès d'une vie agitée... Tout cela finit par se payer!...

NORBERG.

Bah!... je ne me refuse rien, moi, et je ne m'en porte pas plus mal!...

STERP.

C'est que vous avez un coffre de fer!...

NORBERG, *frappant sur son ventre.*

Oui, le coffre est assez bon... et puis je me dis: la vie est courte... profitons du plaisir qui se présente à nous... bonne table... bon vin... jolies femmes, je suffis à tout!...

STERP.

Oui, mais votre fortune y suffit-elle?...

NORBERG.

Voilà où le bât me blesse!... tout à l'heure encore le sort m'a été contraire. Je viens du jeu... ce maudit banquier m'a pris mes derniers dix mille risdales! et si demain je n'en ai pas vingt mille perdus sur parole, je suis un homme déshonoré.

STERP.

Pour si peu. (*A part.*) Allons donc!

NORBERG.

C'est une dette de jeu, et les dettes de jeu sont sacrées.

STERP.

Eh bien, je sais quelqu'un qui peut vous tirer d'embarras.

NORBERG.

Vrai!... où est-il cet être généreux... phénoménal?...

STERP.

C'est le comte de Mullern.

NORBERG, *avec dédain*.

Le ministre de la police... merci!...

STERP, *l'arrêtant*.

Que vous êtes enfant... qui vous dit que vous auriez à le rembourser en services qu'il vous répugnerait de rendre... qui vous dit qu'on ne vous a pas gardé ici, tout exprès, pour utiliser votre énergie à un jour donné?

NORBERG.

Oh! oh! vous avez l'air d'en savoir plus que vous ne voulez en dire.

STERP.

Peut-être!

NORBERG.

On a besoin de moi?

STERP.

Qui sait?...

NORBERG.

Et j'aurai mes vingt mille risdales?...

STERP.

Fi donc!... ce n'est pas assez... cinquante mille!

NORBERG.

Cinquante mille risdales...

STERP.

Et un commandement élevé et très-bien rétribué.

NORBERG.

Ah çà, je ne sais plus si je dors ou si je veille... mais que faut-il faire pour gagner tout cela?..

STERP.

Voici Mullern... Demandez-lui vos vingt mille risdales.

NORBERG, *incertain*.

Ma foi! non.

STERP.

Alors, je les lui demanderai pour vous!

NORBERG.

Mais... si la reine...

STERP.

Éléonore se prépare à rendre ses comptes à Dieu... et la terre est peu de chose pour elle...

NORBERG.

Alors...

STERP.

Le comte a des blancs-seings...

NORBERG.

Ah!

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE MULLERN, UN HUISSIER.

MULLERN, *à l'huissier*.

Avertissez l'archevêque d'Upsal qui est dans la chapelle du palais... qu'il vienne avec son clergé, et qu'il se hâte... le cortége passera par le grand escalier du Nord... allez! (*L'huissier sort.*)

STERP.

La crise est donc bien proche...

MULLERN.

Comme vous dites, cher baron... c'est le commencement de la fin... (*Bas.*) Eh bien!

STERP, *de même*.

Il lui faut vingt mille risdales.

MULLERN, *de même*.

Vous les lui avez promis!

STERP, *de même*.

Je lui en ai promis cinquante mille... et un commandement...

MULLERN, *de même*.

Il suffit... Et que sait-il?

STERP, *de même*

Rien.

MULLERN, *haut*.

Oui, messieurs... la reine se meurt... dans quelques instants, elle sera morte... et l'on criera...

NORBERG.

Vive le roi Charles-Gustave!

MULLERN.

Ah!... c'est votre avis... comte!

NORBERG.

A qui donc reviendra la couronne, si ce n'est à lui... Ce n'est pas que je lui porte un grand attachement... Il ne m'a jamais aimé... mais c'est son droit... le fils doit succéder à sa mère...

MULLERN.

Ou le petit-fils!

NORBERG.

Oui... quand le fils est mort.

MULLERN.

Ou quand il peut mettre en péril la sûreté de l'État.

NORBERG.

Que voulez-vous dire?

MULLERN.

Je dis que la reine Éléonore voulant que la gloire de son règne lui survive, et ne trouvant pas le prince royal capable de la continuer, a, par un rescrit secret, confié à notre fidélité et adressé au sénat, nommé roi son petit-fils.

NORBERG.

Le fils du prince royal... mais il n'a que dix-neuf ans!

MULLERN.

Qu'importe! plus un prince est jeune, plus il a soif de renommée!

NORBERG.

A ce compte-là, il vaut encore mieux le prendre au berceau... mais ceci ressemble terriblement à une conspiration...

MULLERN.

Et c'en serait une, en effet, si nous n'étions couverts par la volonté de la reine. Je demande donc au comte de Norberg si dans le cas où la reine l'aurait nommé commandant en chef de la garde, il accepterait ces fonctions?

NORBERG.

Comment! si j'accepterais... mais c'est un traitement de trente mille risdales.

MULLERN.

Je lui demande encore s'il exécuterait tous les ordres qui lui seraient donnés?

NORBERG.

Tous... plutôt deux fois qu'une!

MULLERN.

Eh bien! voici le rescrit qui vous nomme, et voici un bon de cinquante mille risdales sur le trésor!

NORBERG, *prenant les papiers*.

Signé Éléonore... C'est un rêve!...

MULLERN.

Allez donc à l'instant faire prendre les armes à la garde, et rassemblez-la autour de ce palais. . Entourez-vous des officiers dont vous êtes sûr, mais sans leur rien dire... et quand je paraîtrai à cette fenêtre... (*montrant la fenêtre du fond*) quand je proclamerai le nouveau souverain... qu'un cri unanime me réponde!

NORBERG.

Je vous le promets..

MULLERN.

Ainsi vous êtes content?

NORBERG.

Dites ravi... enchanté... cinquante mille risdales de gratification... trente mille de traitement... (*Tirant sa montre.*) Le trésor est encore ouvert!... Allons! Merci, messieurs, adieu! adieu! (*Il sort à droite : Sterp le reconduit.*)

SCENE III.

MULLERN, STERP.

MULLERN, *à part*.

Charles-Gustave ne doit pas régner... il faut à tout prix continuer la politique de la reine Éléonore... et me nommât-il son ministre, je serai toujours son ennemi... (*Haut à Sterp.*) Eh bien!

STERP.

Eh bien! nous jouons gros jeu.

MULLERN.

Qu'avons-nous à craindre?

STERP.

Mais qu'on ne découvre que le rescrit qui change la succession est faux...

MULLERN.

Une fois la reine morte, qui pourrait nous accuser?

STERP.

Vous êtes sûr de la garde?

MULLERN.

C'est pour cela que j'ai choisi Norberg... Il est populaire dans l'armée... et si nous réussissons, une fois maîtres de Stockholm, des forts et du nouveau roi, nous marchons sur la résidence du prince royal, et nous le forçons à abdiquer!

STERP.

Et s'il s'y refuse?

MULLERN.

Alors... comme alors... l'histoire est là pour nous instruire...

STERP.

Et si nous échouons, c'est la mort... ou la condamnation au travail dans les mines... ce qui revient au même.

MULLERN.

Pauvre esprit... comme s'il n'y avait pas là... à deux pas... dans le port... un vaisseau qui nous attend.

STERP.

Suédois?

MULLERN.

Non... anglais!

STERP.

Et qui nous transportera?

MULLERN.

A Londres... où l'on peut toujours se réfugier... et où l'on est sûr d'être bien reçu... quand on a de l'argent.

STERP.

Allons... je commence à croire au succès...

MULLERN.

Ma foi... à moins que le diable ne se mette contre nous... (*On entend des cris confus et les tambours qui rappellent.*)

MULLERN, *remontant la scène.*

Qu'est-ce que cela?

L'HUISSIER, *entrant par la porte de droite.*

Le prince royal.

MULLERN, *redescendant.*

Lui... malédiction... nous sommes trahis... mais, par qui?

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLES, *avec sa suite.*

CHARLES.

Que se passe-t-il donc, messieurs?... Est-il vrai que ma mère soit dangereusement malade... Comment n'ai-je pas été averti... c'est de la cruauté... Il règne ici je ne sais quelle teinte lugubre... on dirait que c'est le pressentiment d'un grand malheur!

MULLERN.

Il est vrai, Monseigneur, que la reine, dont la santé ne présentait aucune altération, a été saisie tout à coup d'une indisposition sérieuse... grave... dangereuse même.

CHARLES.

Votre devoir alors était de me prévenir...

MULLERN.

La reine nous l'avait défendu.

CHARLES.

Il fallait passer outre.

MULLERN.

Votre altesse royale oublie le serment que nous avions prêté comme ministres!

CHARLES.

Ne deviez-vous pas avoir pitié de mes craintes, de ma douleur!

MULLERN.

Qui vous dit, Monseigneur, que cette pensée ne m'est pas venue? Par qui votre altesse royale a-t-elle été informée?

CHARLES.

Par le capitaine Steinbock.

MULLERN.

Qui se trouvait hier de service au palais...

CHARLES.

Oui.

MULLERN.

Et qui n'a pu quitter le palais et son service qu'en vertu d'une permission... Qui l'a signée?

CHARLES.

Vous.

MULLERN.

Et vous n'en concluez rien, Monseigneur.

CHARLES.

Steinbock a prétexté qu'il était appelé par sa mère mourante.

MULLERN.

Et si j'avais vu, moi, la nécessité d'avertir un autre fils du danger réel de sa mère... Votre altesse royale permettra bien au ministre de la police de tout savoir... c'est son métier... Pouvais-je douter que dans un pareil moment un officier, dont on connaît le dévouement à votre altesse royale, se rendrait autre part qu'auprès d'elle...

STERP, *à part.*

Le traître!... Il jouait un double jeu!

CHARLES.

Vous auriez fait cela?

MULLERN.

Pourquoi pas, Monseigneur... vous n'étiez pas prévenu par moi, et j'obéissais aux ordres de ma souveraine... mais vous étiez averti par Steinbock et je remplissais mon devoir envers votre altesse royale.

CHARLES.

Ah! puisqu'il en est ainsi, comte de Mullern, vous verrez que vous n'avez pas affaire à un ingrat... Mais ma mère...

MULLERN.

Je n'ose conseiller à votre altesse royale d'entrer chez sa majesté!...

CHARLES.

Pourquoi?

MULLERN.

Un pareil spectacle!...

CHARLES.

Et qui donc sera près d'elle en ce moment suprême... si ce n'est son fils... Elle a souvent été cruelle pour moi... je lui ai dû bien des jours de douleur et de tortures... mais c'est ma mère... Mon Dieu! faites que je ne sois pas arrivé trop tard. (*Il entre chez la Reine.*)

SCENE V.

STERP, MULLERN. (*Ils restent un instant sans parler, et se regardent. La suite du prince reste au fond.*)

STERP.

Ainsi, vous nous trahissiez!

MULLERN, *haussant les épaules.*

Moi!

STERP.

Ne venez-vous pas de vous accuser vous-même! cette permission donnée à un affidé du prince!

MULLERN.

Voulez-vous connaître la vérité, mais la vérité vraie... Eh bien! je ne n'en savais pas plus que vous.

STERP.

Mais vous avez dit au prince royal...

MULLERN.

Parbleu! ne fallait-il pas me justifier... Il est permis à un homme d'Etat d'être un imbécile, ou un niais... mais il ne doit pas le laisser voir!... et, d'ailleurs, qui a prononcé le premier nom de cet émissaire maudit... est-ce moi?

STERP.

Non, c'est Charles-Gustave.

MULLERN.

Vous voyez bien qu'il m'a fourni mon thème... je n'ai fait que le développer.

STERP.

Ainsi, notre complot tient toujours?

MULLERN.

Oui et non.

STERP.

Vous hésitez?

MULLERN.

Je n'hésite pas.

STERP.

Vous changez?

MULLERN.

Ce sont les circonstances qui changent... il faut bien les suivre... que puis-je contre les événements!

STERP.

En brusquant tout.

MULLERN.

C'est facile à dire.

STERP.

Que faut-il faire?

MULLERN.

Attendre... voir venir... et jouer serré...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NORBERG.

NORBERG, *entrant de droite.*

Tout est prêt.

MULLERN, *à part.*

A l'autre à présent.

NORBERG, *à part.*

J'ai touché mon argent... (*haut*) les troupes sont en marche... et dans cinq minutes, elles entoureront le palais.

STERP.

Nouveau contre-temps !

MULLERN.

Pourquoi ?

NORBERG.

Que se passe-t-il donc ?

STERP.

Le prince royal est arrivé.

NORBERG.

Eh bien ! raison de plus pour précipiter l'affaire. Où est-il ?

MULLERN.

Chez sa mère.

NORBERG.

Voulez-vous que je l'arrête ?

MULLERN.

Y pensez-vous... l'héritier d'une couronne a toujours des amis dévoués... quand le souverain, auquel il doit succéder, est à l'agonie... Hier, entre Charles-Gustave et Eléonore, il y avait l'épaisseur d'un royaume... et nous étions forts... Aujourd'hui il n'y a qu'un souffle, et ce souffle va disparaître.

NORBERG.

Mais si l'on nous dénonce ?

MULLERN.

Le complot n'est qu'entre nous trois, et nous sommes solidaires... si la reine recouvre quelques forces, le prince s'éloignera... alors nous prendrons mieux nos mesures.

NORBERG.

J'aimerais autant en finir tout de suite.

MULLERN.

Cher comte, vous parlez en vérité comme un jeune soldat qui ne connaît pas le danger !

NORBERG.

Et vous ?

MULLERN.

Comme un vieux militaire qui a été au feu, et qui ne précipite rien !

NORBERG.

Vous espérez donc encore ?

MULLERN.

J'espère toujours.

L'HUISSIER, *entrant et annonçant.*

Le roi !

MULLERN.

Ah ! je n'espère plus !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLES, OFFICIERS *et* DAMES DU PALAIS.

CHARLES.

Plus de mère !... au moins j'ai reçu sa bénédiction et son dernier soupir !... Mais l'aspect de cette chambre où se sont accomplis tant de drames mystérieux m'a saisi malgré moi. Il m'a semblé qu'une voix surhumaine murmurait dans l'espace : Prends garde ! prends garde à cette chambre... elle pourrait être fatale pour toi...

MULLERN, *s'avançant.*

Sire...

CHARLES.

Ah ! c'est vous... comte... quel est le commandant de la garde ?...

NORBERG.

Moi, sire !...

CHARLES.

Vous, comte de Norberg... vous êtes un bon soldat, j'en conviens... mais trop pillard... de plus, vous êtes joueur... débauché...

NORBERG.

Sire !

CHARLES.

Perdu de dettes... c'est d'un mauvais exemple... Je veux à la tête de mes troupes, et surtout du premier corps d'élite, des chefs qui inspirent le respect... vous remettrez votre commandement au général Renschild.

NORBERG.

Mais... Sire...

CHARLES.

Vous résistez, je crois !

NORBERG.

Non, Sire... (*A part.*) Ah ! que j'avais raison de vouloir en finir tout de suite... à peine nommé... cassé !

CHARLES.

Vous vous rendrez immédiatement à Stralsund.

NORBERG.

Un exil... Sire...

CHARLES.

Aimez-vous mieux aller aux mines ?... non, n'est-il pas vrai ?

NORBERG, *à part.*

Parbleu... je crois bien.

CHARLES, *se levant.*

Comte de Mullern, vous veillerez à l'exécution de cet ordre.

MULLERN.

Moi, Sire !...

CHARLES.

N'êtes-vous pas ministre de la police ?

MULLERN.

Je l'étais, il n'y a qu'un instant par la volonté de la reine Éléonore.

CHARLES.

Et vous l'êtes encore par la mienne.

MULLERN.

Ah ! Sire !

CHARLES.

Je vous nomme aussi gouverneur de Stockolm.

NORBERG, *à part.*

Voilà un gouvernement bien placé.

CHARLES, *à Mullern.*

Il y a des troupes sur la place ?

MULLERN.

Oui, Sire... la garde vient d'arriver.

CHARLES.

Eh bien ! monsieur le gouverneur, faites votre charge.

Il s'asseoit. Mullern fait signe à l'huissier qui le précède vers la fenêtre : sur un signe de l'huissier, qui s'efface ensuite, on entend un roulement de tambours : Mullern se place à la fenêtre.

MULLERN, *d'une voix grave.*

La reine Éléonore est morte !

Charles-Gustave, debout, se découvre : tous les seigneurs plient le genou : roulement de tambours voilés, moment de silence. — D'une voix éclatante.

Vive le roi Charles-Gustave, notre très-honoré seigneur et bon maître... que Dieu lui donne une longue vie !... Vive le roi !

Au cri de vive Charles-Gustave, les seigneurs se relèvent et font face au Roi qui se couvre : au cri de vive le roi ! poussé par Mullern, ils s'inclinent devant le nouveau souverain : personne ne répond au dehors.

STERP, *écoutant, à Norberg.*

Ils hésitent à crier !

NORBERG.

Parbleu ! j'ai là des officiers qui ne doivent répondre qu'à mon cri... je leur manque. (*Mullern revient d'un air consterné, et indique par un geste qu'il ne comprend rien à ce silence.*)

CHARLES.

Attendez, je vais les décider moi ! (*Allant au balcon, et parlant au dehors.*) Vive le roi Charles-Gustave ! Vive le roi. (*Cris au dehors vive le roi ! fanfares, les tambours battent aux champs, ces cris sont répétés par les courtisans, excepté Sterp et Norberg.*)

NORBERG.

Quelles girouettes... C'est fini !

CHARLES, *montrant la chambre de la Reine.*

Ici... le deuil et la mort !... (*Indiquant la place.*) Là, l'ivresse et la joie... on crie... Vive Charles... on ne pense plus déjà à Éléonore... Pauvre humanité... et que les dieux de la terre sont peu de chose... (*Les courtisans l'entourent ; on entend toujours au dehors le bruit de la foule.*)

NORBERG, *à Mullern.*

Eh bien ?

MULLERN.

Eh bien ?

NORBERG.

Il faut que j'aille à Stralsund, traître...

MULLERN.

Eh! sans doute... (*A part.*) Imbécile. (*A Norberg.*) Mais on vous fera revenir. Vous êtes un homme trop précieux, pour qu'on ne tienne pas à vous avoir sous la main.

CHARLES, *redescendant, à Mullern.*

Approchez, comte... Ministre de la police, vous savez tout ce qui se passe en Suède.

MULLERN.

J'y fais mes efforts, Sire.

CHARLES.

Eh bien, monsieur, dites-moi ce qu'est devenue une chaise de poste qui vient lentement du midi, et qui renferme deux dames, l'une âgée, l'autre jeune, accompagnées d'un garçon qu'on appelle Michel, suivies peut-être, mais à distance, d'un jeune officier des gardes.

MULLERN.

Je dirai ce soir à Votre Majesté le nom de ces dames et celui de l'officier.

CHARLES.

Au contraire, monsieur, je vous défends à vous-même de le savoir. Que ces quatre personnes ne soient pas inquiétées; qu'elles soient amenées sur le soir au pavillon oriental du parc. Qu'elles ignorent absolument où on les conduira, et si elles questionnent, qu'on leur réponde que le colonel Gustavson en a ordonné ainsi.

MULLERN.

Ces ordres seront exactement suivis... Sire. (*A part.*) Qu'est-ce que cela signifie ?

CHARLES.

Le colonel Gustavson, au pavillon oriental du parc, vous comprenez!

MULLERN.

Ce soir !

CHARLES, *à part.*

Oh ! Pauline, ma fille chérie, à mon tour d'être aimé, d'aimer sans crainte, et de faire des heureux autour de moi ! (*Haut.*) Au revoir, messieurs, à bientôt!... (*Le Roi sort au fond à gauche par le balcon avec sa suite. Mullern, Norberg et Sterp sortent à droite. On entend au dehors des cris de Vive le roi: le canon de la citadelle, et les cloches de la ville, célèbrent l'avènement du nouveau souverain. — Changement à vue.*)

Deuxième Tableau.

LE COLONEL GUSTAVSON.

Pavillon oriental du petit parc.— Quatre domestiques apportent deux chaises au milieu, une autre à droite, une à gauche et un petit guéridon; ils sortent par la droite.

SCÈNE I.

UN OFFICIER, PAULINE, MICHELINE, MICHEL.

L'OFFICIER.

Par ici, mesdames, s'il vous plaît!

PAULINE.

Où sommes-nous ici, monsieur ?

L'OFFICIER.

Chez vous, madame. (*Il salue et sort.*)

PAULINE.

Chez nous!

MICHEL.

Chez nous! eh bien! c'est un peu beau chez nous!

PAULINE.

Comprenez-vous, ma mère? vous devez comprendre, vous, qui nous avez fait partir si précipitamment que nous n'avons pas eu le temps de prévenir monsieur Ivan... notre ami... Il nous défendrait, lui, qui est si brave! Ah! j'ai peur.

MICHELINE.

De quoi?

MICHEL.

Comment! de quoi! de tout, parbleu! Dieu! que c'est bête d'être si bien meublé!

L'OFFICIER, *rentrant avec une lettre.*

Pour madame la comtesse Micheline.

MICHELINE.

Plaît-il?

MICHEL.

Comtesse?

L'OFFICIER.

Monsieur le colonel Gustavson rendra visite à ces dames à huit heures précises.

MICHEL.

Ça approche.

PAULINE.

Le colonel Gustavson.

MICHELINE.

C'est étrange.

MICHEL.

Et pour moi, il n'y a pas de lettre? Michel...

L'OFFICIER.

J'ai l'ordre de conduire monsieur le comte à son logement, au bout du jardin.

MICHEL, *regardant autour de lui.*

Quel comte?

L'OFFICIER.

Monsieur le comte de Saint-Michel, Votre Seigneurie.

MICHEL.

Moi, comte! moi de Saint-Michel! Nous sommes perdus!

MICHELINE, *qui a lu sa lettre.*

Va, mon fils! va et tais-toi!

L'OFFICIER.

De ce côté, monsieur le comte.

MICHEL.

Hélas! Dieu! c'est le commencement de nos malheurs! (*Il veut faire passer l'officier avant lui; celui-ci s'efface. Enfin Michel sort le premier.*)

SCÈNE II.

PAULINE, MICHELINE.

PAULINE.

Que dit cette lettre, chère mère?

MICHELINE.

Ne m'appelez plus votre mère, Pauline...

PAULINE.

Toi! qui m'as élevée! toi qui, après la mort de ma véritable mère, quand j'étais orpheline, abandonnée, m'as consacré tes soins, ta vie; que je ne sois pas ta fille, Micheline! oh! ta fille toujours! toujours!

MICHELINE.

Lisez!

PAULINE, *lisant.*

« Bonne Micheline, les jours d'épreuve sont passés. Je vais
» vous redemander ma bien-aimée fille Pauline dont trop long-
» temps j'ai dû me séparer. Le colonel Gustavson viendra vous
» voir aujourd'hui même, et vous expliquera à toutes deux mes
» intentions. Recevez-le comme un ami. Le colonel instruira
» Pauline de ce qu'elle doit apprendre. » — Qui donc écrit ainsi?

MICHELINE.

Votre père, sans doute.

PAULINE.

Mon père... qui m'abandonnait!

MICHELINE.

Longtemps votre père a dû renoncer à vous. Vous avez manqué bien des fois de le perdre. Pourquoi vous eussé-je dit que vous n'étiez pas orpheline? Ma mission n'était-elle pas de vous épargner tous les chagrins qu'il a soufferts?

PAULINE.

Enfin, je le verrai. (*Huit heures sonnent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES, *entrant par la droite. Il a ôté l'ordre des Séraphins qu'il portait au tableau précédent.*

MICHELINE, *à part.*

C'est lui!

CHARLES.

(*Bas à Micheline.*) Silence! (*Haut.*) Mesdames, la visite du colonel Gustavson vous a été annoncée.

MICHELINE.

Oui, Monseigneur.

CHARLES.

Dites monsieur. On ne donne pas ici du monseigneur aux simples colonels... La voici ! Qu'elle est belle !... Comme elle ressemble...

PAULINE.

A qui trouvez-vous que je ressemble, monsieur ?

CHARLES.

A votre mère, mademoiselle.

PAULINE.

Vous avez connu ma mère, monsieur le colonel ?

CHARLES.

Oui... Est-ce que vous vous la rappelez un peu ?

PAULINE.

Oh ! monsieur ! il y a douze ans qu'elle n'est plus... et j'en ai dix-sept à peine... et quand Dieu nous a montré un ange beau, tendre, parfait comme l'était ma mère... ne l'eût-on vu qu'une fois... ne l'eût-on vu qu'avec les yeux du corps, à l'âge où l'âme n'est pas encore éveillée... ne l'eût-on aperçu qu'en songe... on n'oublie jamais qu'on a vu cet ange, monsieur, on n'oublie jamais une telle mère...

CHARLES.

C'est vrai.

MICHELINE.

Et combien de fois, monsieur le colonel, dans cette retraite où nous vivions toutes trois, la comtesse, sa mère, l'a prise sur ses genoux et lui a dit, en regardant vers le Nord, une prière que Pauline assurément pourrait vous répéter.

CHARLES.

Une prière...

PAULINE.

Écoutez : « Mon Dieu, voici une enfant à qui le chagrin va « bientôt enlever sa mère... Faites, mon Dieu, qu'après moi, « ma fille retrouve chez son père autant d'amour que j'en avais « pour lui, et plus de bonheur que je n'en ai eu sur la terre. » Cette prière était touchante, n'est-ce pas, monsieur le colonel ? Je vois qu'elle vous a ému.

CHARLES.

Oui, mademoiselle... oui, ma chère enfant... permettez-moi de vous nommer ainsi...

PAULINE.

C'est mon père qui vous envoie, monsieur ; pourquoi ne vient-il pas lui-même ? Pourquoi m'abandonne-t-il ? Dites-lui, monsieur, la prière que m'apprenait ma mère... Ce dernier vœu d'une mourante le ramènera peut-être auprès de sa fille orpheline...

CHARLES.

Écoutez-moi... ne l'accusez pas... Il n'a jamais été libre. (*Ils s'asseyent au milieu.*)

PAULINE.

On l'empêchait de rejoindre ma mère ?

CHARLES.

Oui, mon enfant.

PAULINE.

Et il n'a pas tout bravé par amour pour celle qui l'aimait tant !

CHARLES.

Il est des choses qu'on ne brave pas.

PAULINE.

Ah !

MICHELINE, *bas à Charles.*

Entendez-vous, Monseigneur, le sang des rois qui se révolte !

CHARLES.

Chère enfant ! votre père avait à redouter la haine de sa mère qui poursuivait la vôtre ; haine puissante ! qui eût brisé tout obstacle. Résister, c'était vous exposer toutes deux à la mort. Pendant cinq ans, votre père a disputé aux assassins la vie de votre mère bien-aimée, et depuis dix-sept ans, il essaye de leur disputer la vôtre.

PAULINE.

Grands dieux ! j'ai des ennemis, moi !

CHARLES.

Vous, non pas ; mais votre père en a.

PAULINE.

Il n'en triomphera donc jamais... Il me condamnera donc toujours au supplice de ne pas le voir !

CHARLES.

Votre père est d'un rang élevé. On l'a forcé de se marier ; il est uni à une femme pleine de vertus, sans doute ; mais jalouse à tel point, que si elle vous connaissait, elle prendrait comme un héritage cette haine acharnée dont votre aïeule vous a poursuivie si longtemps.

PAULINE, *se levant.*

Je comprends. Monsieur, dites à mon père que je me cacherai pour l'aimer, mais qu'il se montre à moi pour que je l'aime. Oh ! je n'ai pas d'ambition... je veux vivre et mourir dans l'obscurité, mais qu'au moins ce pauvre père, si malheureux de tous côtés, apprenne qu'il a une fille, la plus tendre et la plus dévouée. Tous les maux qu'il souffre là-bas, monsieur, priez-le de venir les oublier ici. Joins tes prières aux miennes, Micheline. Qu'on me fasse la grâce de me laisser embrasser mon père une fois, une seule fois, et, à défaut de sa présence, j'aurai du moins son image gravée à jamais dans mon cœur.

CHARLES.

Mademoiselle, si j'étais assez sûr de vous pour qu'un secret fût bien gardé, si je savais qu'avant de le révéler ce secret terrible...

PAULINE.

Ah ! monsieur, par la mémoire de ma mère... je vous le jure, plutôt que de trahir le nom de mon père... je mourrais !

MICHELINE.

Vous pouvez parler, Monseigneur... elle est comme vous loyale et forte.

PAULINE.

Eh bien, Monseigneur... car, en vérité, tout en vous m'attire et m'effraye, monsieur, monseigneur... comment faut-il dire ?... Comment faut-il vous appeler ?

CHARLES.

Appelle-moi ton père !

PAULINE.

Lui !

MICHELINE.

Oui, Pauline.

PAULINE, *tombant à ses genoux.*

Oh ! Dieu soit béni !... mon père !...

CHARLES.

Silence !... un baiser, ma fille... bien bas, bien bas...

MICHELINE.

Enfin ! je puis rendre mes comptes à Dieu... j'ai remis Pauline, ce dépôt sacré, entre les mains de Monseigneur.

PAULINE.

Que je suis donc contente ! (*A Micheline.*) Et que notre cher Ivan va être heureux !

CHARLES, *à part.*

Ah ! nous y voici ! (*Haut.*) Ivan ! Qu'est-ce que c'est que Ivan.

PAULINE, *se levant.*

Monseigneur...

CHARLES, *se levant.*

Mon père !...

PAULINE.

Voilà pourquoi j'hésite : au colonel Gustavson, j'eusse parlé sans hésiter, mais à mon père...

MICHELINE.

Il est bon, ne craignez rien.

PAULINE.

Eh bien, mon père, le capitaine Ivan est un jeune officier que nous avons connu en France, qui nous a suivies à Cronstadt, et qui depuis un an...

CHARLES.

Depuis un an ?...

PAULINE.

Est notre ami, à Micheline et à moi...

CHARLES.

Je connais cet Ivan... un vieux capitaine, de mon âge...

PAULINE.

Ah ! bien, oui, il a vingt-cinq ans.

CHARLES.

Comme tu m'as dit qu'il était l'ami de Micheline.

PAULINE.

Et de moi... j'ai dit...

CHARLES.

Un peu plus de toi que de Micheline, alors.

PAULINE.

Je ne sais pas. Vous ne le connaissez point ?

CHARLES.

Le capitaine Ivan, non. Je connais un major Ivan. Un jeune

homme, comme tu dis, vingt-quatre à vingt-cinq ans, mince...

PAULINE.

Oui.

CHARLES.

Brun...

PAULINE.

Oui.

CHARLES.

Une charmante figure, petite moustache.

PAULINE.

Oui, oui.

CHARLES.

Au premier régiment de la garde, excellent sujet.

PAULINE.

C'est bien cela ; mais il est capitaine et non pas major.

CHARLES.

Tu te trompes.

PAULINE.

Demandez à Micheline. Quand nous l'avons quitté si précipitamment avant hier, sans même le prévenir, pauvre garçon! Helas! comme il doit m'accuser! comme il doit souffrir!

CHARLES.

Eh bien!

PAULINE.

Eh bien! il n'était que capitaine, n'est-ce pas, Micheline?

CHARLES, *allant à la table.*

Tout ce que je sais, c'est que j'ai là une commission de major que le roi m'a chargé de lui remettre. (*Il lui tend un brevet.*)

MICHELINE, *étonnée.*

Le roi?

PAULINE, *lisant.*

Oui! oui!

MICHELINE.

Et la reine Éléonore?

PAUL.

Elle a rendu son âme à Dieu, le prince royal est monté sur le trône.

MICHELINE, *tombant à genoux et bas à Charles.*

Oh! votre majesté!

CHARLES.

Silence!

PAULINE.

Eh bien? que fait donc Micheline?

CHARLES.

Elle remercie Dieu du bonheur qui t'arrive.

PAULINE, *à Micheline.*

Charles-Gustave... roi!... Ce bon prince dont tu me parles si souvent, celui que tu as nourri, et qui t'appelle sa mère!... Oh! tu le prieras bien pour qu'il défende mon père!

CHARLES.

Chère enfant! (*Bruit dans la coulisse.*

PAULINE.

Vous partez?

CHARLES.

J'entends du bruit. Je me retire.

IVAN, *en dehors.*

Par ici... c'est bien.

PAULINE.

Mon Dieu, mais cette voix, je la connais, c'est la voix d'Ivan.

CHARLES.

Tu crois?

PAULINE.

Oh! si je crois!... oui, oui, c'est lui! Il nous a suivies! Oh! j'y comptais bien!

CHARLES

Raison de plus pour que je te laisse...

PAULINE.

Mais puisque le roi vous a chargé de lui remettre ce brevet...

CHARLES.

Fais cette commission pour moi, je te prie... M. Ivan trouvera meilleure encore la grâce du roi s'il la reçoit de tes mains. Adieu.

PAULINE.

Au revoir, mon bon père.

IVAN, *en dehors.*

Je vous dis que je m'appelle Ivan... capitaine au premier régiment de la garde.

CHARLES.

Capitaine, il y tient! A bientôt! (*Il fait un signe à Micheline tandis que Pauline court à la porte de gauche, et il disparaît par la droite avec Micheline laissant un de ses gants sur la table.*)

SCENE IV.

IVAN, PAULINE.

PAULINE.

Ivan!

IVAN.

C'est elle! c'est elle! enfin! pourquoi êtes-vous ici, pourquoi m'avez-vous quitté là bas, qu'êtes-vous venu faire à Stockolm, dans ce palais?

PAULINE.

Dans ce palais?

IVAN.

Vous ignorez où vous êtes.

PAULINE.

On m'a conduite ici... sans rien me dire.

IVAN.

Ah! et Micheline?

PAULINE.

Elle est avec moi. (*Cherchant.*) Où donc?...

IVAN.

Eh bien?

PAULINE, *à part.*

Elle sera partie avec mon père. (*Haut.*) Elle est... chez elle probablement.

IVAN.

Comment se fait-il que vous soyez au palais du roi?

PAULINE.

Mais cela n'est pas étonnant. Le roi était hier le prince Charles-Gustave, et Charles-Gustave a eu Micheline pour nourrice.

IVAN.

Pressentant la fin de sa mère, le roi aurait appelé ici Micheline... tout s'explique.

PAULINE.

Sans doute.

IVAN.

Mais comme vous êtes joyeuse! comme vos yeux brillent!

PAULINE.

La joie de vous voir...

IVAN.

J'aimerais mieux y trouver la trace du chagrin que mon absence vous a fait.

PAULINE.

Tout cela est effacé.

IVAN.

Dans un palais, on oublie vite, n'est-ce pas? au milieu de tant de grandeurs qu'est-ce qu'un pauvre capitaine?

PAULINE.

Ah! dame oui, capitaine, c'est bien peu de chose.

IVAN.

Pauline!...

PAULINE

Le fait est que je vous aimerais mieux major.

IVAN.

Peut-on railler si cruellement?

PAULINE.

Je ne raille pas, il faut absolument que je vous fasse major. Ma foi, oui. Tenez, je vous fais major dans la garde. Prenez ceci. (*Elle lui tend le brevet.*)

IVAN.

Par pitié, cessez ce badinage; vous me déchirez le cœur.

PAULINE.

Prenez donc !... Eh bien? (*Elle va se placer au milieu de la scène, sur un fauteuil, et s'amuse de la surprise d'Ivan.*)

IVAN, *qui a déroulé le brevet lentement.*

Un brevet de major dans mon régiment... à moi.

PAULINE.

Qu'en dites-vous?

IVAN.

Où est donc Micheline, que je la remercie... elle seule peut avoir obtenu cette faveur du roi, car, moi, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu. (*Il trouve le gant que Charles a oublié.*)

PAULINE.

Vous cherchez Micheline sur cette tablo?

IVAN.

Non... mais ce gant d'homme... Il y avait un homme ici?

PAULINE, *embarrassée.*

Peut-être.

IVAN.

Qui donc?

PAULINE.

Ah! voilà...

IVAN.

Vous refusez de me le dire.

PAULINE.

Mais...

IVAN.

Savez-vous que cela est étrange! vous avez des secrets pour moi, votre fiancé. Vous ne m'aimez donc pas? vous me trompez donc?

PAULINE.

Moi!

IVAN.

Parlez alors.

PAULINE.

Je n'ai rien à dire.

IVAN.

Alors adieu! (*Au moment où il va pour sortir, la porte secrète s'ouvre. — Charles paraît avec Micheline.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MICHELINE, CHARLES; *puis* MICHEL.

MICHELINE.

Vous voyez, sire, qu'elle est fidèle et brave.

CHARLES.

C'est vrai!

IVAN.

Vous ne me retenez pas?

PAULINE.

A quoi bon! un ingrat!

IVAN.

Oh! vous ne me reverrez de ma vie!

CHARLES.

Pauvres enfants! (*Au moment où Ivan s'enfuit il heurte Michel qui arrivait en courant.*)

MICHEL, *épouvanté.*

Ah! encore un fantôme!

IVAN

Tiens! Michel!

MICHEL.

Monsieur Ivan... et Pauline... dites donc, allons-nous-en, il y a un mort dans cette maison. J'ai entendu chanter les prêtres dans une chapelle: je n'aime pas les morts, c'est triste. (*Il se retourne et voit Charles.*) Ah! mon Dieu! que j'ai peur... (*Reconnaissant Charles.*) Oh!...

PAULINE.

Lui, revenu!

IVAN.

Ah! cet homme!

MICHELINE *et* CHARLES, *à Michel.*

Chut!

MICHEL.

Eh! c'est monseigneur, mon frère de lait.

IVAN.

Quel monseigneur?

MICHEL.

Le prince royal! parbleu. Bonjour, frère.

PAULINE.

Le roi!

IVAN

Le roi!

PAULINE *s'évanouit et tombe dans les bras de Micheline.*

Le roi! c'est le roi! (*Mouvement de Charles: Micheline lui fait signe que ce n'est rien.*)

CHARLES.

Qu'avez-vous à reprocher à cette jeune fille, monsieur?

IVAN.

Rien, rien, Sire!

CHARLES, *lui montrant le brevet qu'il a laissé sur la table.*

Major Ivan... il me semble que vous faites bien peu de cas de ma signature.

IVAN, *prenant le brevet.*

Moi, Siro! Oh! que ne puis-je donner toute ma vie à Votre Majesté!

CHARLES.

Gardez-la pour cette jeune fille dont je vous confie l'avenir. Dans huit jours elle sera votre femme.

IVAN.

Ah! sire!

CHARLES.

Vous acceptez?

IVAN.

A deux genoux.

PAULINE, *s'appuyant sur l'épaule de Charles.*

Sire! (*Bas.*) Mon père!

MICHEL.

Frère du roi! je comprends pourquoi l'on m'a nommé comte... ce n'est pas encore assez!

CHARLES.

Roi ce matin... père ce soir... voilà une grande journée. (*Tableau.*)

ACTE II.

LA SALLE DU TRONE.

Salle du trône. — Porte au fond, laissant voir une antichambre qui donne sur des jardins. — Portes latérales à gauche. — Une table et trois siéges à droite, deuxième plan. — Le trône avec estrade. Au bas du trône, premier plan, un pliant.

SCENE I.

MULLERN, STERP, NORBERG. (*Mullern, Sterp, entrent de gauche, Norberg les suit.*)

MULLERN.

Et vous dites, baron, que la reine commence à s'inquiéter de ces mystères du pavillon du parc.

STERP.

Sa Majesté m'a chargé de vous demander des renseignements sur ces deux femmes.

MULLERN.

Rien de plus simple... l'une est Micheline, nourrice du roi; l'autre...

NORBERG.

L'autre est sa maîtresse, pardieu!... la reine le sait bien!

MULLERN.

Si la reine le sait, pourquoi me le demande-t-elle?

STERP.

N'est-ce pas votre avis... une jeune fille, belle, venue de France, et que l'on cache avec tant de soin!

MULLERN, *montrant un papier.*

Voici un rapport de mon directeur de police qui me parle de cette maîtresse non mystérieuse; mais on oublie ce jeune homme, ce major tout neuf, qui va tous les jours au pavillon, et que le roi y tolère.

NORBERG.

On ne l'oublie pas... ce jeune homme épousera la jeune fille quand le roi n'en voudra plus.

MULLERN.

Vous croyez? on le disait homme d'honneur!

NORBERG.

Allons donc... est-ce qu'il y a de ces gens-là! D'ailleurs, comte, vous qui savez tout, vous n'avez pas besoin de nos conjectures. Charles-Gustave est un Sardanapale... Eh bien! tant mieux, et il m'appelle débauché... Voilà qui est curieux...

MULLERN.

C'est comme cela que vous le récompensez de vous avoir rappelé de l'exil!

NORBERG.

Pardieu! est-ce à lui que je le dois... ou à vous?

MULLERN.

Il est vrai que sans moi vous auriez quitté Stralsund, mais pour aller faire un séjour indéterminé dans les mines.

NORBERG.

Quelque chose comme cinq ou six cents pieds sous terre... au nord de la Suède... qui est déjà bien assez au nord de l'Europe. Je le sais bien et ne l'oublierai pas! Si la reine est trop jalouse, et qu'elle se venge du roi, à la manière orientale, ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

MULLERN.

Allons, allons, volcan que vous êtes!... la reine est donc bien furieuse!

NORBERG.

Outrée! d'ailleurs, nous sommes là pour entretenir sa colère!

MULLERN.

A quoi cette colère aboutira-t-elle?... tout le monde est content... excepté vous, Norberg... Je gage que vous n'avez pas d'argent!

NORBERG.

Conçoit-on cela... hier en deux coups, perdre vingt mille risdales!... et je serais content!... avec cela que la garde est contente de voir des blancs-becs devenir major dans ses rangs en une nuit!

STEEP.

Toute la cour s'indigne aussi des déportements du roi! Afficher une maîtresse... oh!...

MULLERN.

Oh! ce n'est ni la cour ni la garde que je crains... je crains l'Angleterre... l'ambassadeur est furieux de cette partialité que le roi témoigne en faveur de la France.

NORBERG.

Tenez, comte... tout va mal, et il faut que cela finisse. Pas d'argent nulle part... et une brouille avec l'Angleterre, c'est trop fort.

STEEP.

Et des immoralités privées!...

MULLERN.

Allons, allons, messieurs, à vous entendre on croirait que vous conspirez... Du calme donc! silence! (*On entend battre aux champs.*) Voici le roi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES, OFFICIERS, COURTISANS, *Drabans de droite et de gauche.*

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le roi?

CHARLES.

Non, messieurs, non, je ne suis pas content... la revue a été mauvaise... le 1er régiment de la garde a mal défilé... sauf un bataillon, cependant, celui du major Ivan.

NORBERG, *à part.*

Ah!

CHARLES.

La discipline se relâche... les officiers sont trop mous... c'est la faute des colonels... j'y remédierai.

NORBERG, *à part.*

Il les destituera... c'est une débâcle!

CHARLES.

Quelle différence avec ces six mille Français que les discordes religieuses ont fait passer à mon service... Ils étaient là aussi... donnant l'exemple, montrant quel est le fruit d'une solide et sérieuse instruction... Quelle précision dans les manœuvres... quelle régularité, quelle perfection dans l'alignement!... Il y a dans les mouvements de ces hommes je ne sais quelle coquetterie, quelle élégance... Ah! la France... elle ne peut pas déchoir... elle est toujours la reine des nations.

NORBERG, *allant au Roi.*

Sire, nous autres Suédois, nous avons aussi notre orgueil! Ne nous appelle-t-on pas les Français du nord?

CHARLES.

Comte de Norberg, je ne croyais pas vous avoir adressé la parole!

NORBERG.

Pardon, sire... Mais quand il s'agit de l'honneur de la Suède...

CHARLES.

L'honneur de la Suède... c'est mon honneur, à moi! j'en suis le gardien et la personnification! Ne me faites pas souvenir, comte, que je vous ai peut-être pardonné trop tôt... et si vous avez des réflexions à faire, je puis vous envoyer si loin...

NORBERG, *après s'être incliné, à part.*

C'est-à-dire si bas... Allons bon, voilà que j'ai réveillé le tigre.

MULLERN, *à part.*

Cela va bien.

NORBERG, *à part.*

Ah! tyran! et pas un risdale... quelle chance! nous verrons! (*L'huissier du palais entre; Mullern va vers lui et lui parle bas.*)

MULLERN.

Sire, l'ambassadeur d'Angleterre!

CHARLES.

Ah! que veut-il? C'est mal choisir son temps... je ne suis pas bien disposé. Enfin, qu'il vienne. (*Les officiers s'apprêtent à sortir.*) Restez, messieurs... pas de secrets... politique ouverte!

SCÈNE III.

CHARLES, MULLERN, L'AMBASSADEUR, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.*

L'ambassadeur d'Angleterre! (*Il entre suivi d'un secrétaire.*)

CHARLES, *assis sur le trône.*

Eh bien, milord! qu'y a-t-il? que veut mon frère Charles, votre souverain?

L'AMBASSADEUR.

Sire...

CHARLES.

Parlez haut, milord; ces messieurs sauraient dans une heure ce que vous m'allez dire... parlez.

L'AMBASSADEUR.

Sire, mon gouvernement est inquiet.

CHARLES.

Et de quoi?

L'AMBASSADEUR.

Des rapports qui s'établissent depuis quelque temps entre la France et la Suède.

MULLERN, *à part, assis sur le pliant au bas du trône.*

Nous y voilà.

CHARLES.

Qu'est-ce que cela fait à l'Angleterre? ne puis-je vivre en paix avec elle et la France?

L'AMBASSADEUR.

Sire, nous n'aimons pas les alliés douteux... Qu'est-ce que cette arrivée de six mille Français que votre majesté a admis dans son armée?

CHARLES.

L'Angleterre est donc jalouse comme une jolie femme! (*Sur un signe de Mullern les courtisans rient du bon mot du Roi.*)

L'AMBASSADEUR, *après avoir regardé les courtisans d'un air hautain.*

Oui, Sire!

CHARLES.

Vilain défaut. (*Nouvelle approbation.*)

L'AMBASSADEUR.

L'Angleterre ne cache pas sa politique, qui est d'isoler partout la France, de lui créer des ennemis pour l'abattre!

CHARLES.

Voilà longtemps que avez cette politique-là, et vous n'en êtes pas plus avancés... la France a la vie dure!

L'AMBASSADEUR.

Nous l'avons battue à Crécy, à Poitiers, à Azincourt.

CHARLES.

C'est vrai, c'étaient de tristes temps... vous avez envahi la France... vous avez été maîtres de son territoire... vous avez même fait couronner roi de France, un roi d'Angleterre, Henri VI... Une femme inspirée a suffi pour détruire votre ouvrage... les Français ont reconquis leurs provinces et vous ont chassé honteusement... Ils sont plus que quittes envers vous.

NORBERG, *à part.*

Ce n'est pas de l'enthousiasme qu'il a pour les Français, c'est de la rage!

L'AMBASSADEUR.

Que votre majesté veuille bien se rendre compte de la situation! Nous achetons les produits de vos mines; les seuls débouchés de votre commerce sont chez nous! votre noblesse serait bientôt ruinée si l'Angleterre retirait les subsides qu'elle lui donne.

NORBERG, *à part.*

Hélas! à qui le dit-il!

CHARLES.

C'est-à-dire que la Suède ne peut pas vivre sans l'Angleterre!

L'AMBASSADEUR.

Sire!

CHARLES.

Allons, milord, laissez-moi prendre mes amis où il me plaît... Quant à mes ennemis, qu'ils se montrent! Vous avez des guinées! j'ai des hommes... Nous verrons, et Dieu jugera!

L'AMBASSADEUR, *prenant une dépêche cachetée des mains de son secrétaire.*

Je vois qu'il ne me reste plus qu'à prendre congé de sa majesté et à déposer entre ses mains les lettres de rappel qui mettent fin à ma mission. (*Il offre les lettres.*)

CHARLES, *descendant du trône.*

Ah! c'est une déclaration de guerre! Eh bien! la guerre soit. Voyez comme on avait tort de me reprocher mes six mille Français si bien instruits! ils vont trouver leur emploi. . Adieu, milord, croyez à tous mes regrets. (*Fausse sortie de Charles. L'ambassadeur salue.*)

NORBERG, *à Sterp.*

La guerre! nous sommes ruinés!

STERP.

La guerre!

MULLERN, *à part.*

Cela va tout seul.

CHARLES, *revenant à Mullern.*

Ah! comte! j'ai nommé le major Ivan colonel en second du régiment des Drabans. Vous lui en expédierez le brevet.

NORBERG *et* STERP.

Oh!

CHARLES.

Et puis vous dresserez un contrat de mariage au nom du colonel comte Ivan Dimitri.

STERP.

Bien! il le fait comte à présent.

CHARLES.

Le nom de la future en blanc.

NORBERG.

Le favori épouse la favorite; je l'avais prédit.

CHARLES.

Je signerai demain après le grand bal qui doit avoir lieu dans la journée! Adieu, milord; adieu, messieurs. (*Il sort à droite, les courtisans et les Drabans sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* CHARLES.

STERP.

Colonel! ce parvenu!

NORBERG.

Eh bien! suis-je un homme de sens? Sardanapale marie sa maîtresse... quel régime... un monarque qui vous reproche d'être dissipé... Avec ça qu'il se gêne, lui!

MULLERN.

C'est grave! c'est très-grave!

L'AMBASSADEUR.

Comte, puisque voilà nos relations rompues, nous annulerons, s'il vous plaît, le petit traité que nous avions passé ensemble, au nom de mon gouvernement.

MULLERN.

Milord, vous savez qu'il était déposé, avec d'autres papiers, dans la cassette que j'avais confiée au joaillier During. Depuis, je l'en ai retiré, par mesure de précaution, pour le mettre dans un lieu encore plus sûr. Je le déchirerai en présence de votre seigneurie, en allant prendre congé d'elle, selon les formes diplomatiques. (*L'Ambassadeur s'apprête à sortir.*) Milord, souffrez que je vous accompagne!

L'AMBASSADEUR.

Nullement, restez, restez; adieu, messieurs. (*Il sort suivi de son secrétaire.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* L'AMBASSADEUR.

NORBERG.

Eh bien, comte! qu'allez-vous faire?

MULLERN.

Moi, je vais expédier le brevet de colonel à ce M. Ivan Dimitri. Oh! le roi veut se faire garder par des gens à lui.

NORBERG, *s'asseyant.*

Il faut lui chercher une querelle à ce drôle!

MULLERN.

A quoi cela vous avancera-t-il?

STERP, *assis en face de Norberg.*

J'approuve l'idée de Norberg. Supprimons ce favori.

MULLERN.

Au moment de son mariage, c'est cruel, messieurs. (*A part, au fond.*) Ivan vient ici! Ah! s'il n'est pas plus scélérat que Norberg et plus lâche que Sterp, je vous montrerai, Sire, le danger qu'il y a pour vous de faire des colonels sans ma permission! (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, IVAN.

IVAN, *à l'huissier qui entre par la droite.*

Monsieur le comte de Mullern?

L'HUISSIER.

Il vient de passer dans le cabinet de Sa Majesté, mais il va revenir.

IVAN.

J'attendrai... (*L'huissier sort par le fond.*)

NORBERG.

Est-il rayonnant?...

STERP.

Insolent?...

IVAN.

Colonel!... comte... époux de Pauline!... c'en est trop... je succombe à la joie... c'est un rêve!... (*Il se promène.*)

NORBERG.

Savez-vous, cher baron, que ce bal sera fort brillant!... le roi y dansera sans doute?

STERP.

En vérité?

NORBERG.

Pour lui c'est un bal de noces.

STERP, *riant.*

Ah!... ah!... ah!.. (*Ivan s'arrête et écoute.*)

NORBERG.

C'est égal, on a bien fait d'imposer à chacun la nécessité du masque.

STERP.

Pourquoi?...

NORBERG.

Parce que sous un masque tout le monde peut rougir impunément!...

IVAN.

Rougir!...

STERP.

Norberg!... Norberg!...

NORBERG, *à Sterp.*

C'eût été plaisant, néanmoins, de voir les visages à découvert!..

STERP.

Quels visages?...

NORBERG.

Celui du protecteur... celui de la mariée... celui du futur...

IVAN.

Oh... mais...

STERP.

Tous trois se démasqueront, allez, pour signer au contrat!...

NORBERG.

D'ailleurs j'oubliais qu'ils ne savent plus rougir...

IVAN, *allant vers Norberg.*

Pardon, monsieur...

NORBERG.

Dites comte, s'il vous plait!

IVAN.

Auriez-vous la bonté de me dire de quel mariage vous parlez ?

NORBERG.

Volontiers, monsieur... du mariage qui doit avoir lieu demain après le bal.

IVAN.

Vous ignorez alors le nom du marié ?

NORBERG.

Un certain Ivan Dimitri.

IVAN.

C'est moi, monsieur.

NORBERG.

Ah! tant pis...

IVAN.

Monsieur... vous m'insultez....

NORBERG.

Pourquoi?

IVAN.

Vous avez dit que j'aurais à rougir demain si je savais encore rougir...

NORBERG.

En effet, je crois avoir dit cela.

IVAN.

Vous m'en ferez raison... sur-le-champ, comme d'un lâche et sacrilege mensonge!

NORBERG. *Il veut s'élancer sur Ivan : retenu par Sterp il se rassoit.*

Lâche et sacrilege? sous quel prétexte?

IVAN.

C'est le roi qui me marie...

NORBERG.

Que m'importe à moi... le roi vous a fait major... il vous fait colonel, c'est son droit... vous acceptez, c'est le vôtre... mais j'apprecie les faits, c'est mon droit aussi.

IVAN.

Comme le mien est de vous provoquer!

NORBERG, *nouveau mouvement.*

Allons donc! vous ne vous battrez pas avec tous ceux qui sauront demain votre aventure.

IVAN.

De quoi voulez-vous parler, monsieur?... Messieurs, de grâce expliquez-moi... (*Silence.*) Oh! mais vous me rendrez fou!... comte, dites que vous avez cédé à mouvement d'envie... très-excusable chez un militaire de votre merite qui voit un soldat avancer rapidement, trop rapidement peut-être, par la bonte royale, vers le rang que vous avez noblement gagné... Dites cela, comte, par générosité!...

NORBERG, *se levant.*

De l'envie, moi! pour qui me prenez-vous! On n'inspire pas l'envie, mon cher, quand pour parvenir où vous êtes, on consent à epouser la maîtresse du roi! (*Il descend à gauche.*)

IVAN.

La maîtresse!... oh!... tout votre sang... (*Il veut s'élancer sur Norberg, Sterp le retient.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, MULLERN.

MULLERN, *entrant de droite.*

Eh bien! messieurs... qu'y a-t-il?..

IVAN, *allant à Mullern.*

Monsieur le comte! monseigneur...

MULLERN.

A qui ai-je donc l'honneur de parler?...

IVAN.

Monseigneur... je viens d'être outragé par cet infâme... je suis le colonel Ivan Dimitri!

MULLERN.

Prenez garde, monsieur, c'est vous qui outragez, ce me semble, monsieur le comte de Norberg.

IVAN.

Il a calomnié le roi!

MULLERN.

Ah!... comment?

IVAN.

Il a dit... oh!...

NORBERG.

J'ai dit que monsieur allait épouser la maîtresse de Sa Majesté... voilà... Sa Majesté a fait beaucoup pour monsieur... il est naturel que monsieur fasse un peu pour Sa Majesté... y a-t-il là outrage?

IVAN.

C'est un mensonge!

NORBERG.

Si c'est un mensonge... eh bien! j'aurai tort, et je vous donnerai satisfaction l'épée à la main.

IVAN, *à Mullern.*

Monseigneur... vous connaissez tous les secrets de ce pays... vous seul pouvez rassurer l'honneur d'un pauvre gentilhomme... Le roi est noble, incapable d'une lâcheté... il n'a pu vouloir me couvrir d'opprobre... n'est-ce pas, monseigneur... n'est-ce pas?...

MULLERN.

Monsieur, je détourne humblement les yeux quand il s'agit des secrets du roi.

IVAN.

Vous ne démentez pas...

MULLERN.

Monsieur, Sa Majesté vous a nommé colonel, de major que vous étiez!...

IVAN.

Oui.

MULLERN.

Sa Majesté vous marie à... une jeune personne que l'on dit charmante... la dot que le roi vous alloue est de deux cent mille risdales... il y joint des diamants pour vingt mille autres risdales.

IVAN.

Monseigneur...

MULLERN, *montrant des papiers.*

Voici le brevet de colonel et le contrat de mariage que Sa Majesté m'a ordonné de préparer.

IVAN.

Monseigneur. la vérité!... la vérité... je vous la demande à mains jointes... monseigneur... ayez pitié de moi, il est temps encore de m'arracher du gouffre!... Oh! si l'on m'avait trompé... si Pauline... j'avais déjà des soupçons .. infamie!... mais parlez donc, vous voyez ce que je souffre!... la verité, si vous ne voulez pas que je meure ou que je tue... la vérité!...

MULLERN.

Monsieur, vous m'embarrassez...

IVAN.

Mon Dieu!...

MULLERN.

Vous ne savez rien? Quoi! en verité!...

NORBERG.

Bah!...

MULLERN.

Au fait, comte, monsieur n'a pas lu comme nous les rapports de mes agents!

IVAN.

Les rapports!...

MULLERN.

Sans doute... En présence d'une douleur qui vous honore, dans l'appréhension du conflit que je crois prêt à éclater entre deux officiers de Sa Majesté, je n'hésite pas à vous prouver la bonne foi de monsieur de Norberg... Ces rapports... les voici! (*Il donne des papiers à Ivan.*)

IVAN, *atterré.*

Oh!... oh!...

NORBERG, *bas à Mullern.*

Pourquoi m'empêchez-vous d'en finir avec ce drôle?

STERP, *bas.*

Vous voyez bien qu'il va venir à nous!...

IVAN.

Oh! messieurs, c'est moi qui vous prie de m'excuser!... mais comme je me vengerai, mon Dieu!... comme je ferai payer cher sa trahison à ce lâche! (*Tirant son épée.*) Et d'abord, cette épée, destinée à le défendre, je la brise!...

MULLERN, *l'arrêtant.*

Arrêtez!... une épée brisée ne sert plus à la vengeance.

IVAN.

Oh! vous avez raison... ma vie!... mon âme pour une occasion de laver mon honneur...

MULLERN.

Allons, calmez-vous... ce n'est pas devant le ministre que

vous avez parlé. (*Ivan remet son épée dans le fourreau.*) mais devant un galant homme qui excuse votre exaltation. Comptez sur notre silence, colonel.

IVAN.

Colonel! c'est vrai... c'est moi qui suis de garde demain au bal. Messieurs, vous entendrez encore parler de moi! Adieu! (*Il sort par le fond.*)

MULLERN.

Il est charmant ce jeune homme!

STERP, *riant.*

Il va faire quelque malheur!

MULLERN.

Ne me dites pas cela, baron, je serais forcé de le faire arrêter; mais bon, le grand air va le calmer. Voyez cependant, messieurs, comme le roi se fait des ennemis... quelle imprudence! si nous n'étions là pour veiller sur lui!

NORBERG, *à Sterp.*

Je crois que notre petit jeune homme fera notre besogne tout seul.

STERP.

Il est touché au cœur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, L'HUISSIER, *puis* DURING.

L'HUISSIER.

Monseigneur, le joaillier During qui veut instamment parler à votre excellence.

MULLERN.

Comme cela se trouve! j'allais envoyer chez lui... qu'il entre. Entrez, During.

DURING.

Monseigneur!

MULLERN.

Qu'y a-t-il? vous êtes essoufflé?

DURING.

J'apporte ce que votre excellence sait bien.

MULLERN.

Vous avez deviné! (*During lui donne un petit écrin.*) Qu'est-ce que cela?...

DURING.

Le reste des diamants que votre excellence m'a demandés.

MULLERN.

J'ai demandé des diamants, moi!

DURING.

Votre excellence ne se rappelle plus? Elle a choisi de la part du roi une parure de mariée... vingt mille risdales... et comme une girandole n'était pas achevée, je l'apporte.

MULLERN, *lui rendant la boîte.*

Ah çà, vous ou moi nous sommes fous!... Je ne vous ai pas demandé de girandoles, During.

DURING.

Quand votre excellence est venue...

MULLERN.

Où?

DURING.

Chez moi.

MULLERN.

Quand?

DURING.

Il y a deux heures.

MULLERN.

Je n'ai pas bougé d'ici.

DURING.

Son excellence veut rire.

MULLERN.

Demandez à ces messieurs.

NORBERG.

Son excellence est ici depuis neuf heures du matin.

DURING.

Mais j'ai remis les diamants à son excellence, qui est venue avec sa livrée, ses chevaux, sa voiture!

MULLERN.

A moi?... Non pas, mon brave During; mais à quelque filou qui aura pris ma ressemblance et celle de mes équipages!

DURING.

Ah! mon Dieu!

MULLERN.

Tu es volé, mon pauvre During! (*Il rit, tous rient avec lui.*) Le tour est charmant! (*redoublement de rires*) n'est-ce pas? il est impayable!

DURING.

Ah çà, mais alors, et la cassette...

MULLERN, *riant toujours.*

Quelle cassette?

DURING.

Vous savez bien...

MULLERN, *bas avec effroi.*

La cassette que je t'avais confiée?

DURING.

Oui.

STERP.

On lui a volé encore une cassette!

NORBERG.

On l'a dévalisé, ce pauvre During! (*Rires.*)

DURING.

Oui, messieurs; je vous en fais juges. Convaincu que j'avais monseigneur devant moi, que je lui parlais, et venant de lui remettre les diamants, je lui ai remis aussi la cassette, qu'il a emportée très-bien. (*Rires.*)

MULLERN.

Mon chapeau, mon épée, ma voiture!... Viens, During. Ne riez plus, messieurs, vous êtes tous perdus!

NORBERG *et* STERP.

Hein! comment?...

MULLERN.

Dans cette cassette, messieurs, est la preuve de la conspiration ourdie contre Charles-Gustave.

NORBERG *et* STERP.

Oh! malheur! Et nos signatures?...

MULLERN.

En toutes lettres.

NORBERG.

Retrouvera-t-on ce voleur?

MULLERN.

Peut-être.

DURING.

Mais si on ne le trouve pas?...

MULLERN.

Alors préparons-nous à partir...

STERP.

Pour les mines?

MULLERN.

Non, pour l'échafaud! (*Ils sortent en courant.*)

ACTE III.

Premier Tableau.

LES DEUX MINISTRES.

Une mansarde; à gauche, une fenêtre. — Au milieu, une table et deux escabeaux. — Au même plan, à droite, un escabeau, un buffet et une porte à guichet; les ustensiles de ménage doivent fondre ainsi que les tabourets, par le changement à vue; il y a une lampe allumée au lever du rideau.

SCENE I.

GRÉGOIRE, *seul.*

(*Il arrive couvert d'un manteau fourré, vêtu du même costume que Mullern, et portant une cassette et un écrin sous le bras.*)

Enfin, me voilà chez moi... sain et sauf... (*Il place sur la table la cassette, serre l'écrin, et va mettre le verrou.*) Décidément, la police suédoise vit sur sa réputation... de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien... Comme ils y ont tous été pris! et comme j'ai bien joué mon rôle de ministre!... Je croyais cela plus difficile... Il m'a fallu cependant quinze jours d'études pour saisir les allures, les gestes et la démarche de M. de Mullern... Ses agents mêmes, et les plus habiles, y ont été trompés... Ça m'amusait de les voir sur mon passage se confondre en salutations... Quels niais!... J'aurai à compter avec mon cocher, avec ma livrée, car, dans notre métier, on ne peut se fier qu'à des gens sûrs... et les gens sûrs se font payer au poids de l'or... Quelle bonne pâte d'homme que ce bijoutier!... Si je l'avais

laissé faire, il m'aurait livré toute sa boutique... Mais ruiner un honnête commerçant... fi donc!... J'y ai mis de la délicatesse... je me suis contenté de quelques bijoux. Il me les offrait, croyant les offrir au ministre, je ne pouvais pas les refuser... Il est vrai qu'il y a aussi cette cassette, mais elle n'appartient pas à During : elle appartient à M. de Mullern... M. de Mullern veut m'envoyer aux mines ; il est mon ennemi, et les dépouilles de l'ennemi sont la rançon de la guerre.. Cette cassette, j'ai beau m'éloigner d'elle, elle m'attire... Que renferme-t-elle? Une fortune, sans doute... Elle est bien légère, mais les billets tiennent peu de place.. Cela arrive bien... Oh! le comte a gardé la clef... (*Prenant un instrument et forçant la serrure.*) Comme si nous n'étions pas habitués à nous en passer... (*Il ouvre la cassette.*) Voilà! (*Regardant.*) Malédiction! ce ne sont que des papiers... Je suis volé!... (*Lisant.*) Mais que vois-je? les preuves d'une conspiration contre le roi! un pacte signé par tous les conjurés!... Allons, allons, il n'y a pas de quoi se désoler .. Et ces preuves étaient mises en réserve... et le roi n'était pas averti!... Mullern serait-il du complot?... Oh! un ministre!... Après cela, il aurait plus de facilités qu'un autre... Mais son nom ne figure pas parmi toutes ces signatures... Mesure de prudence... Diable! il y a du renard dans cet homme-là... (*On entend le bruit d'une voiture.*) Qu'est-ce que cela?... (*Regardant par la fenêtre.*) Une voiture qui s'arrête à ma porte... Celle du ministre... C'est lui... il sait tout... Il donne un ordre à un de ses domestiques... puis il monte... seul... Je respire... (*Ouvrant le tiroir et prenant une paire de pistolets.*) A nous deux, monsieur de Mullern.

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, MULLERN, *frappant en dehors.*

GRÉGOIRE.

Qui va là ?

MULLERN, *en dehors.*

Au nom du roi, ouvrez!

GRÉGOIRE.

Qui êtes-vous?

MULLERN.

Que vous importe ?

GRÉGOIRE.

Mais il m'importe beaucoup... il est bon de savoir à qui l'on a affaire!...

MULLERN.

Je suis le comte de Mullern.

GRÉGOIRE.

Bien vrai?...

MULLERN.

Ouvrez, où je fais enfoncer la porte!...

GRÉGOIRE.

Et puis après?...

MULLERN.

Comment, après!... Le drôle a de l'assurance!

GRÉGOIRE.

Dame! quand on n'a pas autre chose!... Est-ce que vous croyez qu'on m'arrête comme cela?... Vous ne connaissez pas votre homme!...

MULLERN.

Toutes les issues sont gardées!

GRÉGOIRE.

Qui sait ?

MULLERN.

Et vous ne pouvez m'échapper...

GRÉGOIRE, *à part.*

C'est ce que nous verrons!... mais d'abord soyons prudent! (*Il met un pistolet dans sa poche, en prend un à la main et regarde par le guichet.*) Il est toujours seul... j'avais bien deviné... il est du complot... (*Ouvrant.*) Entrez, monseigneur!...

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, MULLERN.

MULLERN, *entrant.*

Enfin!

GRÉGOIRE, *à part.*

Et maintenant, empêchons tout secours d'arriver!... (*Il ferme la porte à double tour, met les verrous en haut et en bas, pendant que Mullern examine la mansarde, et il replace son pistolet dans sa poche.*)

MULLERN, *le regardant.*

C'est bien cela... on ne m'avait pas trompé... la ressemblance est frappante... à ce point que je serais tenté de dire : si je n'étais pas certain d'être moi, je croirais que moi c'est lui! (*Grégoire imite tous les mouvements de Mullern.*)

GRÉGOIRE.

Je suis assez heureux pour obtenir l'approbation de Votre Excellence... C'est assez bien joué, n'est-ce pas?... monseigneur?...

MULLERN.

J'en conviens... mais ce n'est pas ce qui m'amène!

GRÉGOIRE.

Je pense bien que monseigneur ne se serait pas dérangé pour si peu de chose... Il vient pour cette cassette...

MULLERN.

Misérable! tu as forcé la serrure!

GRÉGOIRE.

Dame! excellence, vous n'avez pas laissé la clef!...

MULLERN.

Et tu as lu ces papiers?...

GRÉGOIRE.

Je crois que oui, monseigneur!

MULLERN.

Ainsi, tu sais!...

GRÉGOIRE.

A peu près tout!...

MULLERN.

Oh! tout...

GRÉGOIRE.

Oui, monseigneur... Ah! vous êtes un habile diplomate... un conspirateur de la bonne roche... Vous faites vos coups à la sourdine, et vous ne vous compromettez pas...

MULLERN.

Tu oses prétendre...

GRÉGOIRE.

Que vous êtes du complot... parbleu!...

MULLERN.

La preuve?

GRÉGOIRE.

Elle est dans le soin que vous avez pris de cacher ces papiers au lieu de les mettre sous les yeux du roi, comme c'était votre devoir.

MULLERN.

Je n'ai pas voulu livrer des amis au bourreau!

GRÉGOIRE.

Un ministre intègre ne laisse pas attenter à la vie de son souverain... ou s'il protège l'assassinat, c'est qu'il est complice.

MULLERN.

Le drôle, je crois, se fait mon juge!...

GRÉGOIRE.

Vous pourriez bien être le mien.

MULLERN.

Tu ne comptes pas garder cette cassette?...

GRÉGOIRE.

Qui sait?

MULLERN.

Malgré moi?...

GRÉGOIRE.

Parbleu!... je ne crois pas, monseigneur, que vous me la laissiez de bon gré!... seulement... une question...

MULLERN.

Ne vas-tu pas m'interroger?

GRÉGOIRE.

Pourquoi pas, puisque vous êtes coupable?...

MULLERN, *marchant sur lui.*

Malheureux!...

GRÉGOIRE, *prenant un pistolet et ajustant le Ministre.*

Tout beau, monseigneur... ne vous emportez pas... ou, ma foi... (*Mullern suit tous les mouvements de Grégoire, sort aussi des pistolets de sa poche et ajuste également.*)

GRÉGOIRE.

Très-bien... les armées sont en présence... donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Dans notre profession, voyez-vous, nous sommes forcés à des moyens de défense... un peu brusques... (*Grégoire remet ses pistolets dans ses poches; Mullern l'imite.*) Pardon... je voulais vous demander, monseigneur, comment vous êtes parvenu à découvrir ma retraite!...

MULLERN.

Allons... tu es moins fort que je ne croyais... (*Il s'assied.*)

GRÉGOIRE.

C'est comme vos agents, monseigneur.

MULLERN.

Averti par During, je me suis rendu chez lui... je me suis fait indiquer la direction que tu avais prise... A cinquante pas j'ai trouvé un planton...

GRÉGOIRE.

J'y suis!... vous lui avez demandé quelle route vous aviez suivie...

MULLERN.

Précisément...

GRÉGOIRE.

Et de planton en planton, vous êtes arrivé jusqu'à celui...

MULLERN.

Qui t'a vu entrer ici et renvoyer ta voiture!...

GRÉGOIRE.

Triple niais que je suis, je n'avais pas songé à celui-là!... Ah! monseigneur, je m'incline devant vous... c'est bien travaillé...

MULLERN.

Et maintenant, tu vas me rendre cette cassette et les bijoux de During...

GRÉGOIRE.

Ah! si vous procédez ainsi, je n'aurai plus la même estime pour vous... Comment! j'ai fait une opération superbe... et elle ne me profiterait pas... je me dépouillerais à votre profit et au profit de During... je rendrais... Dans notre honorable profession, monseigneur, on prend toujours... on ne rend jamais... nous avons cela de commun avec les gens de loi...

MULLERN.

Mais tu es en mon pouvoir!..

GRÉGOIRE, *assis.*

Pardon... c'est vous qui êtes au mien!...

MULLERN.

Voilà qui est plaisant!...

GRÉGOIRE.

Et juste... tenez... (*Il frappe du pied sur un clou planté dans le plancher et Mullern sent l'escabeau où il se trouve fléchir sous lui.*)

MULLERN, *poussant un cri.*

Ah!... (*Il se lève et regarde partout avec crainte.*)

GRÉGOIRE.

N'ayez pas peur. (*L'escabeau se remet en place.*) Ce n'était qu'un avertissement... c'est machiné ici... très-bien machiné... et entretenu avec soin.

MULLERN.

Voyons, que veux-tu?

GRÉGOIRE.

Beaucoup... tout ce que vous pourrez me donner!...

MULLERN.

Mais encore?...

GRÉGOIRE.

En premier lieu, un sauf-conduit signé de vous... et en double... afin que le duplicata mis en lieu sûr, réponde de ma liberté!...

MULLERN.

Je te donnerais une preuve qui se retournerait contre moi!

GRÉGOIRE.

Aimez-vous mieux que je livre ces papiers au roi?...

MULLERN, *froidement.*

Après!...

GRÉGOIRE.

Monseigneur, je veux me ranger... rentrer dans le monde .. devenir l'ornement de cette société dont je suis séparé depuis si longtemps... et j'ai pensé qu'un emploi dans vos bureaux?...

MULLERN.

Toi!... allons donc!...

GRÉGOIRE.

Vous ne savez pas ce que vous refusez!

MULLERN.

Mes employés sont d'honnêtes gens!

GRÉGOIRE.

C'est pour cela que vous êtes si mal servi... Prenez des coquins... vous vous en trouverez mieux!...

MULLERN.

Est-ce tout?...

GRÉGOIRE.

Pas encore... et puisque vous ne voulez pas de moi pour servir sous vos ordres...

MULLERN.

Fi donc!...

GRÉGOIRE.

Soit... je ne suis pas susceptible... mais j'estime cette cassette cinquante mille risdales.

MULLERN, *ironiquement.*

Pourquoi pas cent mille?

GRÉGOIRE, *se levant.*

Je n'osais pas aller jusque-là... mais puisque Votre Excellence fixe elle-même le chiffre... j'accepte!...

MULLERN.

C'est ton ultimatum?...

GRÉGOIRE.

Oui, monseigneur!...

MULLERN.

Eh bien! soit, tu auras la somme, mais à une condition!...

GRÉGOIRE.

Ah! ah!

MULLERN.

Je t'ai dit comment j'avais fait pour te retrouver, dis-moi comment tu as fait pour savoir que le roi avait demandé des diamants à During?...

GRÉGOIRE.

C'est bien simple... Charles-Gustave est généreux et je savais bien qu'il ne marierait pas la jeune personne sans lui donner des diamants.

MULLERN.

Quelle jeune personne?

GRÉGOIRE.

Parbleu, sa fille!... voilà dix-sept ans que je guette ce mariage-là...

MULLERN.

Tu dis que c'est sa fille que Charles-Gustave marie ce soir à Ivan Dimitri?

GRÉGOIRE.

Oui, monseigneur.

MULLERN.

Attends donc!... La fille de Charles-Gustave et de la comtesse Eudoxie.

GRÉGOIRE.

Oui!...

MULLERN.

Que le comte de Koppen...

GRÉGOIRE.

Mon ancien maître!...

MULLERN.

Cherchait par ordre d'Éléonore.

GRÉGOIRE.

Le jour où il périt...

MULLERN.

Brûlé dans une chaumière!...

GRÉGOIRE.

Avec un coup d'épée au sein.

MULLERN.

Que tu lui as donné!...

GRÉGOIRE.

Pas moi!...

MULLERN.

Qui?...

GRÉGOIRE.

Pardieu!... le père de l'enfant!...

MULLERN.

Oh!...

GRÉGOIRE, *à part et prenant la cassette sous son bras.*

Ah çà, mais... est-ce que je lui aurais appris tout cela gratis!..

MULLERN.

Comment t'appelle-t-on?

GRÉGOIRE.

Ne cherchez pas à me connaître... donnez-moi mon argent, je vous donnerai la cassette, et nous nous quitterons pour ne plus nous revoir!...

MULLERN.

Tu penses bien que je n'ai pas cent mille risdales sur moi!...

GRÉGOIRE.

Et vous croyez que j'irai toucher chez vous!... Ça ne serait pas fort de ma part!...

MULLERN.

Alors comment ferons-nous?

GRÉGOIRE.

Dame!... cherchez... ayez des idées...

MULLERN.

J'en ai une!

GRÉGOIRE.

Laquelle?

MULLERN.

D'avoir la cassette pour rien?

GRÉGOIRE.

Elle est mauvaise!...

MULLERN.

Bah! c'est ce que nous allons voir... (*Il s'élance près de la croisée et s'écrie:*) A moi! soldats!... J'ai là vingt hommes qui vont bien me faire rendre cette cassette!

GRÉGOIRE.

Je pourrais vous tuer!

MULLERN.

Cela te coûterait trop cher!

GRÉGOIRE.

Et me rapporterait trop peu!

MULLERN.

Tu aimes mieux capituler?

GRÉGOIRE.

J'aime mieux vendre la cassette au roi... il payera mieux! (*Il s'assied sur l'escabeau de gauche.*)

MULLERN.

On vient! (*Il indique la porte.*)

GRÉGOIRE, *frappant du pied.*

Et moi, je pars. (*Il s'enfonce avec la trappe.*)

MULLERN.

Malédiction! (*Il fait feu sur la trappe ouverte. — La porte est brisée et livre passage aux soldats.*)

SCÈNE IV.

MULLERN, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Vos ordres, monseigneur!

MULLERN, *penché sur la trappe.*

Je ne vois rien... rien qu'une profondeur d'une obscurité... Je n'entends pas même un soupir. Allons, c'est bien .. il est mort, et nous sommes sauvés. Maintenant, je retrouverai la cassette!

GRÉGOIRE, *en dehors.*

Décidément, monseigneur, vous n'êtes pas adroit.

MULLERN, *courant à la fenêtre.*

Encore lui! vivant! Il fuit! courez! (*Les soldats sortent.*) Il se jette dans la rue voisine. Il a disparu! L'atteindra-t-on?... Ah! c'est à devenir fou! (*Il sort. — Changement à vue.*)

Deuxième Tableau.

UN BAL CHEZ LE ROI.

Un salon du palais, richement décoré, rideaux qui servent à cacher le fond. Portes latérales.

SCÈNE I.

MICHEL, DOMESTIQUES. (*On voit au fond la foule arriver. — Les dames sont en dominos et masquées.*)

MICHEL, *entrant de droite et aux domestiques qu'il aperçoit à gauche.*

Allons, vous autres, apportez une table, une chaise, là. (*Il indique la gauche, premier plan; les domestiques obéissent en murmurant; sur la table, tout ce qu'il faut pour écrire.*) Vous raisonnez... je suis comte, que diable, comte depuis huit jours... ça commence à être vieux. Allez, drôles! (*Les domestiques sortent à droite.*) Ah! que la valetaille est difficile à conduire!

SCÈNE II.

MICHEL, *seul.*

En voilà un remue-ménage! un bal au palais, et un bal ouvert à tout le monde... vient qui veut. Tout saute, tout danse, tout s'en donne, aux frais du roi. Enfin, dans quelques instants, le palais sera envahi de haut en bas, et le roi se promènera au milieu de ses sujets, comme un simple particulier, et à la merci du premier venu... ça n'est pas prudent. C'est singulier, ici tout a l'air joyeux, et je ne peux pas prendre un air gai. Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air, mais il me semble que j'entends tinter la cloche des morts... Est-ce que quelqu'un toucherait à ses derniers moments? Si c'était moi! oh là là! voilà le frisson qui me prend.. si un médecin me tâtait le pouls, je suis sûr qu'il me trouverait de la fièvre. Que c'est bête de se faire des peurs comme ça... car, après tout, on ne meurt qu'une fois.. c'est pour cela que c'est si désagréable. Si l'on pouvait ne pas mourir du tout, comme on finirait agréablement ses jours! J'ai envie de faire mon testament! (*Charles entre et écoute.*) N'ayant rien, je donne tout ce que j'ai à mon frère de lait, le roi Charles-Gustave, à la charge, par lui, de me faire enterrer le plus douillettement qu'il pourra... J'ai toujours été très-douillet... je m'en accuse, mais je ne m'en repens pas; et si jamais il met la main sur mon frère Grégoire, je le conjure de lui faire un sort honorable, s'il est rentré dans le droit chemin, ou de lui pardonner s'il a continué sa méchante vie... (*Les draperies se ferment.*)

SCÈNE III.

CHARLES, MICHEL.

CHARLES, *s'avançant.*

Accorde.

MICHEL.

Le roi! (*A part.*) Il m'espionnait... Oh!

CHARLES.

Quelles sont donc les idées qui te passent par la tête?

MICHEL.

Je ne sais, ça m'a pris comme une indisposition subite!

CHARLES.

Sais-tu que tu n'es pas gai pour un jour de fête... Tu te crois donc en danger de mort?

MICHEL.

A parler franchement, je n'en sais absolument rien... mais on a parfois des pressentiments.

CHARLES.

Eh bien! moi aussi, j'en ai.

MICHEL.

Vous, Sire!

CHARLES.

Michel, on conspire contre moi.

MICHEL.

Qui donc?

CHARLES.

Ceux qui m'entourent, peut-être, ceux qui tiennent dans leurs mains la vie des rois.

MICHEL.

Mais pour quel motif?

CHARLES.

Le motif est bien simple... ils veulent changer de maître... voilà tout... et je les gêne... Au sortir de table, un homme m'a remis un placet, il m'a révélé un complot, il m'a dit qu'il avait des preuves, et que tu le connaissais!

MICHEL.

Moi! connaître des gens mêlés à des complots, jamais!

CHARLES.

Ce n'est point un des conjurés, c'est un ami!

MICHEL.

C'est égal, à votre place, je ne me fierais pas à lui.

CHARLES.

Dans des circonstances pareilles, il faut savoir tout entendre. Cet homme me demande une audience pendant le bal, et puisque tu le connais...

MICHEL.

Mais non, mais non.

CHARLES.

Tu me l'amèneras!

MICHEL.

Moi, par exemple!

CHARLES.

Je le veux.

MICHEL.

C'est différent. Mais c'est une bien mauvaise commission que vous me donnez là.

CHARLES.

Qui sait! c'est peut-être mon salut.

MICHEL.

Oh! s'il en est ainsi...

CHARLES.

Est-ce étrange qu'on n'ait pas revu le colonel Ivan. Ah! Michel, la jeune comtesse a voulu voir le coup d'œil du bal. Ta mère l'accompaguera... je te les recommande.

MICHEL.

Est-ce qu'elles seront masquées?

CHARLES.

Sans doute.

MICHEL.

Très-bien. Mais alors je ne les reconnaîtrai pas.

CHARLES.

Elles auront un domino bleu et un ruban blanc au camail. Silence! on vient.

MICHEL.

Alors ce sont elles qui viennent là.

CHARLES, *remontant la scène.*

Pourvu qu'on ne les ait pas suivies!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAULINE, MICHELINE.

PAULINE.

Ivan! où est Ivan! Conçois-tu, Micheline, qu'il ne soit pas venu me chercher pour voir ce bal?

MICHELINE.

Il a dû passer chez le comte de Mullern pour y prendre son brevet de colonel.

PAULINE.

Jamais il ne tarde autant! Que c'est mal aujourd'hui, quand nous devons être unis dans quelques heures!

CHARLES, *s'avançant.*

Chère enfant! tu es inquiète.

PAULINE.

Oh! oui, mon bon père, bien inquiète. D'abord de vous voir ainsi seul, à découvert, dans cette foule de peuple.

CHARLES.

Le peuple me garde et me garde bien, car il m'aime. Sois prudente, ma fille... fais en sorte que nul ne voie ton visage. Il y aura ce soir, ici, bien des gens qui ont connu ta mère!... bien des gens intéressés à m'enlever mon enfant... Qu'il me tarde de t'avoir confiée à celui que tu aimes... qu'il me tarde de t'éloigner!...

PAULINE.

M'éloigner... moi?

CHARLES.

Pour éteindre tous les soupçons... momentanément? Cette nuit, tu partiras pour la Livonie, dont je donne le gouvernement à ton mari.

PAULINE.

Mon père!...

CHARLES.

Plus libre, quand je ne sentirai plus le poids de tous les regards jaloux, je t'aimerai autant, ma Pauline, et je te saurai plus heureuse.

PAULINE.

Vous nous séparez!... pour nous réunir bientôt, n'est-ce pas? (*Elle est presque dans ses bras.*)

CHARLES.

Bientôt, pour toujours!... On vient... salue-moi. (*Les draperies se relèvent.— Les deux femmes saluent... le Roi rend le salut et sort.*)

PAULINE.

Micheline, je m'en veux d'être venue à ce bal. Quelque chose me dit qu'un malheur est suspendu sur ma tête! Je souffre...

MICHELINE.

Venez vous asseoir un moment. Ivan passera dans ce salon, vous la verrez!

SCÈNE V.

LES MÊMES, NORBERG, STERP, *masqués.*

NORBERG.

Et pas de nouvelles de Mullern?

STERP.

Le roi a salué ces femmes...

NORBERG.

Il salue tout le monde.

STERP.

Comme il est seul!... hein?

NORBERG.

Oui, c'est tentant!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, IVAN, MICHEL, SOLDATS. (*Ivan arrive et place des sentinelles; quatre soldats sont restés à droite. — Norberg et Sterp le regardent tout étonnés.*)

MICHEL, *allant à Ivan.*

Domino bleu, ruban blanc au camail... cherchez-la et soyez aimable... vous avez le signalement.

IVAN, *à part.*

Je m'en servirai pour l'éviter. (*Il parle à ses soldats.*)

NORBERG.

. Que fait-il?

STERP, *à Ivan.*

Il amène des soldats ici!

PAULINE, *à qui Michel a été parler bas.*

Ivan!... (*Elle est séparée de lui par deux Drabans. — Elle court à Ivan.*) Ivan!...

IVAN, *à part.*

Elle!... oh! mon Dieu!... (*A Pauline.*) Passez votre chemin.

PAULINE.

C'est moi! Pauline...

IVAN.

Drabans!... la consigne! (*Les factionnaires croisent le fusil.*)

PAULINE, *stupéfaite*

Ah!... (*Micheline l'entraîne hors du bal.*)

MICHEL.

Si c'est comme cela qu'il est aimable! (*Il sort.*)

IVAN, *redescendant la scène.*

Me parler!... chercher à m'attirer encore!... Quelle audace!

NORBERG, *bas à Ivan.*

Colonel...

IVAN.

Monsieur!

NORBERG, *bas.*

Etes-vous bien sûr de ces soldats?

IVAN.

Comme de moi-même.

NORBERG, *bas.*

A la bonne heure. (*Il s'éloigne.*)

STERP *bas, à Ivan.*

Pas de coup de feu, surtout! Faites la chose sans bruit. (*Même jeu.*)

IVAN.

Que veulent-ils dire? (*Allant à eux.*) Messieurs, qui êtes-vous?

NORBERG, *se démasquant.*

Des amis.

STERP, *de même.*

Oui, des amis!... Courage!

NORBERG.

Prudence! (*Ils sortent.*)

IVAN, *les reconnaissant.*

Eux! Dieu me pardonne... les misérables croient que je vais assassiner le roi. Voilà comme ils comprennent la vengeance! Oh! je commencerai par assurer la vie de mon ennemi!... nous verrons après!... Quand un honnête homme venge une injure, il faut que Dieu soit toujours de son côté! (*Il part avec les soldats de droite, par le fond.*)

SCÈNE VII.

MICHEL, GRÉGOIRE, *masqué.*

MICHEL, *entrant, suivi de Grégoire.*

En voilà-t-il un qui est tenace! Qu'est-ce qu'il me veut?

GRÉGOIRE.

Arrête!

MICHEL.

Encore!... et il me tutoie. Ah çà, dites donc, toi!

GRÉGOIRE.

Je veux que tu restes, Michel!

MICHEL.

Très-bien! mais moi je ne le veux pas... je suis curieux de savoir qui sera le plus entêté de nous deux?

GRÉGOIRE, *lui saisissant fortement la main.*

Ce sera moi!

MICHEL.

C'est vrai... ce n'est pas une main... c'est un étau... quelle poigne! (*A part.*) J'ai envie de le faire arrêter.

GRÉGOIRE.

Il faut que je parle au roi.

MICHEL.

C'est facile... cherchez-le dans les salons... Il parle à tout le monde aujourd'hui... Ce n'est pas comme dans la rue, où, quand on le salue, on est mis en prison.

GRÉGOIRE.

Préviens-le.

MICHEL.

Excusez... vous êtes sans gêne... je m'en vas me déranger pour lui annoncer la visite de monsieur... Monsieur qui?... monsieur chose... je serais bien reçu... En voilà une farce de carnaval.

GRÉGOIRE.

C'est moi qui lui ai remis tantôt...

MICHEL, *se frappant le front.*

Ah! j'y suis... c'est l'homme qui a dit que je le connaissais... Mais je ne vous connais pas du tout... J'ai beau vous regarder... Il est vrai que je ne vois pas votre figure... que ce grand diable de domino cache votre taille... Mais ce n'est pas une raison... et si je vous connaissais, je vous reconnaîtrais.

GRÉGOIRE.

Eh bien! donc... (*Il ôte son masque et le remet.*)

MICHEL.

Ah!... comment c'est toi qui...

GRÉGOIRE.

Silence... on peut nous observer... Mais le roi...

MICHEL.

Le voici. (*Le Roi entre par la gauche, Michel va à lui, lui parle bas.*)

CHARLES.

Il suffit. (*Il redescend la scène.*)

SCENE VIII

CHARLES, MICHEL, GREGOIRE.

CHARLES, *à Michel.*

Ferme ces draperies et veille. (*Michel obéit. A Grégoire.*) A nous deux, monsieur... Vous m'avez dénoncé un complot qui serait formé contre moi.

GRÉGOIRE.

Oui, sire.

CHARLES.

Qui êtes-vous?

GRÉGOIRE.

Je supplie votre Majesté de me permettre de garder mon masque.

CHARLES.

Pourquoi?

GRÉGOIRE.

Sire, parce que ma sûreté l'exige.

CHARLES.

Tout le monde, monsieur, est en sûreté dans ce palais.

GRÉGOIRE.

Comment le croire, quand la vie de votre Majesté est menacée!... il est des gens que la justice...

CHARLES.

Ah!

MICHEL, *à Grégoire.*

Va, tu peux ôter ton masque... le roi t'a pardonné.

CHARLES.

Moi!

MICHEL.

Sire... c'est mon frère. (*Grégoire se démasque.*)

CHARLES.

Grégoire! l'ancien soldat de Koppen!

GRÉGOIRE, *fléchissant le genou.*

Moi-même... humble et repentant aux pieds de votre Majesté.

CHARLES.

Mais ces preuves!

GRÉGOIRE, *lui présentant la cassette.*

Les voici. (*Il se relève.*)

CHARLES, *parcourant les papiers.*

Les premiers du royaume... ceux qui m'entourent... Mais cette cassette, comment est-elle entre vos mains?

GRÉGOIRE.

Sire... je l'ai... (*Michel met la cassette sur la table.*)

CHARLES.

N'importe... Que demandez-vous pour cette révélation?

GRÉGOIRE.

J'aurais vendu ces preuves au poids de l'or à ceux qu'elles compromettent... je supplie le roi de m'accorder un sauf-conduit pour quitter la Suède, et les moyens de vivre à l'étranger.

MICHEL, *à part.*

Il fait son petit marché... c'est égal, il a plus de bon que je ne croyais...

CHARLES.

Accordé... avec une pension.

GRÉGOIRE.

Ah! sire!

MICHEL, *à part*

Voilà un roi!

CHARLES.

Michel, ce qu'il faut pour écrire... (*Michel va vers la table, Charles écrit.*) Voilà le sauf-conduit... avec cela, personne n'osera vous inquiéter... Attendez... je ne puis employer aucune des personnes de mon service... ce serait éveiller les soupçons... Pourtant, j'ai besoin, pour une mission de confiance... d'un homme actif, dévoué... Voulez-vous être cet homme?...

GRÉGOIRE.

J'allais offrir mes services à Votre Majesté.

CHARLES.

Eh bien! rendez-vous sur-le-champ à Carlscroon... c'est l'affaire de trois heures avec de bons chevaux... Vous y trouverez le colonel Rosen du 1[er] de la garde... (*Lui donnant une bague.*) Vous lui remettrez cette bague, vous lui direz ce qui se passe, et vous lui ordonnerez d'arriver en toute hâte, avec son régiment... Avec cette même bague, vous serez introduit auprès de moi à toute heure... Michel va vous faire sortir par l'escalier dérobé... Vous prendrez une de mes chaises de poste... Remettez votre masque et partez... Ah! Michel, que personne ne puisse quitter le bal avant une heure... personne, tu entends... ton frère excepté... Voici un ordre pour le colonel de service... On vient. Allez, Grégoire, et si vous me servez bien, comptez sur moi!

GRÉGOIRE.

Sire!

MICHEL, *en l'embrassant.*

N'est-ce pas que ça fait plaisir de redevenir honnête homme?

GRÉGOIRE, *de même.*

Oui... viens.

MULLERN, *au fond, à un officier, entr'ouvrant les rideaux.*

Sachez quel est cet homme qui disparaît mystérieusement... (*Les rideaux retombent.*)

CHARLES, *relisant.*

Tous amis du comte de Mullern, qui ne m'a pas averti! Oui, là est le danger... Il me trahissait! Aveugle que je suis, j'ai donné toute ma confiance à cet homme, comme si l'ancien favori d'Éléonore pouvait être l'ami de Charles-Gustave.

SCENE IX.

CHARLES, MULLERN, *entrant de droite.*

CHARLES.

Ah! c'est monsieur de Mullern. Approchez, comte, approchez.

MULLERN, *voyant la cassette.*

La cassette... il faut jouer serré.

CHARLES, *assis.*

Comte, vous étiez à Stockolm quand ma mère fut proclamée reine régnante!

MULLERN.

Oui, Sire.

CHARLES.

Quelle part avez-vous prise à cette révolution?

MULLERN.

Celle que prend un officier à la tête de sa compagnie... on nous rassembla, on nous ordonna de marcher, et nous marchâmes.

CHARLES.

Rien de plus?

MULLERN.

Rien de plus, Sire.

CHARLES.

Comte, ma mère vous avait accordé sa confiance : je vous ai donné toute la mienne.

MULLERN.

Et je crois, Sire, avoir toujours été sujet fidèle et ministre dévoué.

CHARLES, *se levant.*

C'est ce que nous allons voir... On conspire contre moi!

MULLERN, *à part.*

Nous y voilà! (*Haut.*) A qui le dites-vous, sire... je suis du complot...

CHARLES.

Vous!

MULLERN, *à part.*

Il paraît qu'il ne le savait pas; j'ai été trop loin.

CHARLES.

Vous, mon ministre!

MULLERN.

Moi-même, Sire; je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour faire échouer l'affaire. Je tiens les fils, et je briserai les marionnettes quand l'instant sera venu.

CHARLES, *lui tendant un papier.*

Voici la liste des conjurés.

MULLERN, *après avoir lu.*

Votre majesté n'est instruite qu'à moitié... cette liste est incomplète. D'abord, mon nom ne s'y trouve pas, et je me suis dénoncé moi-même.

CHARLES.

Pourquoi n'avoir pas fait arrêter les coupables?

MULLERN.

Je voulais les saisir au moment même du crime.

CHARLES.

C'était un peu tard!

MULLERN, *à part.*

Il me soupçonne.

CHARLES.

Savez-vous, comte, qu'une pareille hésitation est un attentat?

MULLERN, *à part.*

Détournons l'orage. (*Haut.*) Il m'était permis d'hésiter, Sire, en présence des chefs réels de ce complot.

CHARLES.

Hésiter?

MULLERN.

Votre Majesté a soulevé depuis quelque temps bien des jalousies, bien des haines, et mécontenté autour d'elle de puissants personnages.

CHARLES.

Qui donc est plus puissant que ceux dont je vois ici les noms?

MULLERN.

Cherchez bien, Sire; le respect m'empêche d'en dire davantage.

CHARLES.

Voulez-vous parler de la reine, du prince royal? (*Silence.*) Ma femme! mon fils!... Misérable! tu mens!

MULLERN.

Sire!

CHARLES.

Ma femme, qui jamais n'a poussé un soupir, ne m'a fait un reproche; mon fils, qui m'embrassait ce matin encore: des assassins dans ma famille!... Ah! malheureux! tu viens de m'ouvrir les yeux; si tu n'étais pas un scélérat, tu n'aurais osé tu défendre en accusant mon fils de parricide!

MULLERN.

Sire, je prouverai!...

CHARLES.

Des preuves, oui, des preuves! Et si je n'ai pas de preuves avant ce soir, si, confronté avec la reine et le prince royal, ton accusation n'est pas justifiée, tu mourras sur un échafaud comme le plus vil des criminels! Quant aux autres, dans deux heures le bourreau les aura jugés! (*Il sort.*)

MULLERN.

Il lui faut deux heures pour savoir de la reine et du prince royal que j'ai menti, je suis perdu!

SCÈNE X.

MULLERN, STERP, NORBERG, *entrant du fond.*

NORBERG.

Qu'y a-t-il? quelle agitation dans tout le palais!

MULLERN.

Il y a que le roi [illegible] qu'il sait vos noms, vos projets, et que demain vo[illegible]

NORBERG.

Et vous?

MULLERN.

Moi, écartelé!...

NORBERG.

Que faire?

MULLERN.

Il faut qu'avant deux heures tout soit fini. Votre maison, Norberg, celle dont les fenêtres donnent sur le fleuve.

NORBERG.

Elle est prête.

MULLERN.

Partez vite!

STERP.

Mais nos amis?

MULLERN.

On les fera prévenir.

NORBERG.

Mais les portes du palais sont fermées.

MULLERN.

Passez par mon appartement. Allez! (*Ils sortent à gauche.*)

SCENE XI.

MICHEL, CHARLES, *au fond*, GARDES, ETC.

CHARLES, *aux officiers.*

Amenez-moi quiconque essayerait de fuir. (*Aux danseurs.*) Allons, messieurs, allons, mesdames, la danse languit. Les orchestres! les orchestres!

MICHEL.

Sire.

CHARLES.

Eh bien! Grégoire?

MICHEL.

Parti!

CHARLES.

Ivan arrive?

MICHEL.

Impossible de le rencontrer.

CHARLES.

De service, et absent!

SCENE XII.

LES MÊMES, PAULINE *et* MICHELINE, *entrant par la droite.*

PAULINE, *allant à son père.*

Sire!

CHARLES.

Eh bien?

PAULINE.

C'est vous, enfin! Tout à l'heure je vous cherchais, je cherchais Ivan, qui semblait me fuir quand un soldat s'est approché de moi, m'a glissé dans la main cette lettre et a disparu.

CHARLES.

L'écriture du colonel.

PAULINE.

Hélas! je l'ai bien reconnue.

CHARLES, *lisant.*

« Sire,

« Je pouvais vous trahir comme les autres; ma trahison n'eût été qu'une représaille. Je ne rendrai pas lâcheté pour lâcheté. Le régiment que Votre Majesté m'avait confié est assemblé sous les armes; il est bien à vous encore. . le colonel seul vous quitte et vous pardonne d'avoir fait entrer tant de mépris dans un cœur naguère encore si plein d'amour. IVAN. »

PAULINE.

Ivan ne m'aime plus, il me méprise! Oh! je meurs! (*Elle tombe évanouie dans les bras de Micheline.*)

CHARLES, *s'oubliant.*

Ma fille!

MICHELINE, *l'interrompant.*

Au secours! au secours! (*Les danses cessent, les dames accourent près de Pauline, les courtisans et les gardes arrivent et sont retenus par Charles.*)

ACTE IV.

Premier Tableau.

LA CHAMBRE DU CAPITAINE.

Une chambre simple. — Porte à droite, fenêtre à gauche, une table; une chaise près de la table, une chaise au fond, une pendule dans le milieu de la chambre. Au lever du rideau, il fait nuit, un domestique entre avec un flambeau et le met sur la table; demi-jour. Ivan le précède, lui donne son chapeau, son manteau, son épée; le domestique dépose le tout sur la chaise du fond.

SCÈNE I.

IVAN, UN DOMESTIQUE.

IVAN.

C'est bien... va... laisse-moi. (*Le valet sort.*) Me voilà seul dans le silence, dans l'obscurité! tel que j'étais avant le rêve!... La chambre du capitaine Ivan n'aura pas connu le brillant colonel! Pauvre, je garde du moins mon honneur! oh! oui; mais j'ai perdu mon amour... c'est par mon amour que je vivais! c'était l'unique joie, le seul orgueil, la seule ambition de ma vie! tout est mort autour de moi (*Il cache son visage dans ses mains. Dix heures sonnent.*) Hier, je m'en souviens, quand j'ai entendu sonner l'heure qui retentit maintenant, j'ai demandé à Dieu d'abréger le temps. Jamais, me disais-je, jamais il n'arrivera le moment qui doit m'unir à Pauline! Le temps a marché, mon Dieu! il a marché trop vite... Allons, soyons homme! cette femme ne mérite pas que mon cœur batte plus fort... quand son image m'apparaîtra... j'oublierai, l'oubli serait profond! L'engagement que je viens de me faire m'enverra demain en exil, s'il ne me livre à un bourreau. En exil! pour mourir de misère, de faim et de désespoir... sur l'échafaud où ne pouvant expliquer la perfidie de Pauline et celle du roi je mourrai convaincu d'être un lâche et un traître, convaincu d'avoir abandonné mon bienfaiteur au moment du danger... Non, il n'en sera pas ainsi... c'est à moi seul de me punir!... Ivan, tu as été crédule, tu as été ambitieux, tu as, dans ton enivrement ridicule, oublié Dieu, comme si toute faveur et tout bien ne venaient pas de Dieu ou ce monde... Quitte ce monde et retourne à Dieu s'il consent à te pardonner, à t'accueillir! (*Il prend un pistolet.*) Insultés tous deux, l'amant couronné et son indigne maîtresse vont envoyer leurs soldats pour me prendre... Ce qu'ils trouveront ici n'aura plus rien à craindre, rien à mépriser, rien à aimer... Oh! comme je l'aimais!... (*Bruit au dehors.*) Les voilà sans doute... allons. (*Il arme son pistolet.*)

SCÈNE II.

IVAN, PAULINE, MICHELINE.

PAULINE, *entrant suivi de Micheline. Toutes deux en dominos.*

Ivan!

IVAN.

Vous!

PAULINE.

Qu'alliez-vous faire? pourquoi cette arme entre vos mains? est-ce que vous aussi vous méditez quelque chose contre les jours du roi?

IVAN, *jetant son pistolet sur la table.*

Ah! misérable que je suis. En la voyant entrer ici, à cette heure, n'allais-je pas encore me figurer qu'elle pensait à moi! Insensé! elle ne s'occupait que d'un autre!

PAULINE.

Ivan! mais je...

IVAN.

Rassurez-vous, mademoiselle, j'ai pris ce pistolet pour mettre fin à une vie que j'abhorre, pour me délivrer de moi, pour me délivrer de vous, pour trouver le repos éternel dans ce sombre pays de la mort où personne n'est plus trahi! Retournez près du roi qui vous intéresse si tendrement, près de celui pour qui vous avez traversé la ville, malgré le froid, malgré la nuit! Oh! brave et invincible dans votre affection, mademoiselle, faites-vous bien récompenser au palais... Le malheureux Ivan ne pourra pas même vous payer de votre amour, si votre amour eût été pour lui!

PAULINE.

Mais que me dites-vous là! mais que s'est-il passé en vous! mais vous ne vous souvenez donc plus!... Vous m'aimiez hier! j'étais votre fiancée! Voici l'heure qui devait me lier éternellement à vous!

IVAN.

Je me le disais il n'y a qu'un moment.

PAULINE.

Eh bien! que vous ai-je fait! (*Ivan repousse Pauline.*) Pourquoi me repoussez-vous! vous en aimez donc une autre?

IVAN.

Vous voyez bien que je sais mourir!

PAULINE.

Pourquoi mourir quand je vous aime!

IVAN.

Vous osez dire que vous m'aimez! vous profanez ce mot, le plus noble et le plus doux de tous. Oh! tenez, quand vous me parlez, ce n'est plus cette jeune fille si pure, si belle, si loyale, qui faisait trembler mon cœur au bruit de son pas... ce n'est pas l'ange de candeur que je vois.

PAULINE.

Que suis-je donc?

IVAN.

La femme astucieuse, perfide, qui s'est laissé combler d'honneurs, de présents, de richesses, qui s'en est laissé accabler, et qui ne pouvant porter à elle seule le fardeau pesant de son infamie, a été choisir un pauvre jeune homme candide et généreux, un soldat qui n'avait pour tout que son honneur, et à qui elle essayait de voler son honneur!

PAULINE.

Ivan!

MICHELINE.

Ah! je comprends!

IVAN.

Si vous comprenez, dites-lui donc, madame, car elle est naïve dans son crime, dites-lui donc qu'un honnête homme meurt de faim, même de désespoir, même sur un échafaud... mais qu'il n'épouse pas la maîtresse du roi.

PAULINE.

Ah!... (*Avec élan.*) Ivan, je suis sa fille!

IVAN, *tombant à genoux.*

Mon Dieu!

MICHELINE.

Chère enfant!

PAULINE.

Oui, Ivan, je suis fille de l'infortunée comtesse Eudoxie, qui est morte dans l'exil, et qui m'a laissée à cinq ans orpheline. — Micheline n'est que ma seconde mère... Ce secret ne m'appartenait pas... Le repos de mon père, ma vie à moi s'y trouvaient attachés. Hélas! monsieur, vous savez que sur le trône le roi n'est pas libre... Il s'était réservé de vous instruire en plaçant ma main dans la vôtre... Et moi, je ne doutais pas de votre âme, je vous avais donné toute la mienne!...

IVAN.

Oh! jamais vous ne me pardonnerez! Maintenant, mademoiselle, c'est moi qui ne suis plus digne de vous; j'ai douté d'un ange, j'ai douté de mon généreux bienfaiteur... Vous ne m'aimerez plus...

PAULINE, *lui tendant la main.*

Vous avez douté, ne doutez plus.

IVAN, *se relevant.*

Les misérables! ce sont eux qui ont ourdi...

PAULINE.

Qui donc?

IVAN.

Oh! tout m'est révélé... ces hommes qui me poussaient à l'assassinat!...

PAULINE.

Eh bien?

IVAN.

Ils avaient eux-mêmes leur sinistre projet.

PAULINE.

Un complot, n'est-ce pas?

IVAN.

Oui, oh! oui!

PAULINE.

Mon pauvre père!... vous le sauverez, Ivan.

IVAN.

Le sauver... comment?

PAULINE.

Vous connaissez les traîtres!

IVAN.

Où les retrouver?

PAULINE.

Ce bruit... (*Galop d'un cheval.*)

MICHELINE.

Le cheval s'arrête. (*Une vitre se brise, un caillou tombe dans la chambre.*) Un caillou... une lettre roulée autour. (*Elle donne le papier à Ivan.*)

IVAN, *lisant.*

« Colonel, si le cœur vous en dit... quai du fleuve, chez Norberg... vous trouverez des amis! »

PAOLINE.

Ils conspirent... le roi est perdu!

IVAN.

Pas encore! (*Prenant son manteau et son chapeau.*) Volez au palais... dites à notre père que je vais vaincre ou mourir pour lui. (*Micheline sort.*)

PAOLINE, *près de la porte.*

Mourir!...

IVAN.

Je vous aime... je vous aime... je vous aime!... (*Il laisse tout tomber.*)

PAOLINE.

Cher Ivan!...

IVAN.

Un baiser, ma fiancée!... (*Il l'embrasse sur le front.*)

PAULINE, *en sortant.*

Vivez!...

IVAN.

Sauvons le roi. (*Il prend son épée et sort.*)

Deuxième Tableau.

LA MAISON DE NORBERG.

Le théâtre est partagé en deux. — A gauche la mer; à droite une chambre chez Norberg; la table et les chaises viennent au changement à vue; deux portes à droite, à gauche grand vitrage donnant sur la mer, une fenêtre. Nuit d'abord, et jour au moment où des soldats viennent ranger tout sur la table et poser les escabeaux et une lampe

SCÈNE I.

NORBERG, STERP, MULLERN, LES CONJURÉS. (*Norberg entre de droite, va ouvrir la croisée de gauche, examine si rien ne manque. On frappe, il va ouvrir.*)

MULLERN, *entrant.*

Venez, messieurs, venez! (*Les conjurés entrent.*)

NORBERG.

Et le colonel Ivan?

MULLERN.

En passant au galop devant sa maison, j'ai vu sa fenêtre éclairée. Il gesticulait dans sa chambre, j'ai lancé mon invitation roulée; il viendra ou ne viendra pas... je n'ai rien compris.

NORBERG.

Nous avons des issues de tous côtés.

MULLERN.

Messieurs, prenez place... nous sommes en nombre; les minutes valent des siècles, commençons...

STERP.

Vous voyez que le petit colonel n'est pas venu.

NORBERG.

Un faiseur d'embarras... un homme honnête!

MULLERN.

Je croyais bien qu'il viendrait! (*On frappe.*)

NORBERG.

Ma foi, c'est lui!

TOUS.

Ah!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, IVAN.

IVAN.

Dieu soit loué! ils sont encore ici.

MULLERN.

J'étais en train de répondre de vous, colonel.

IVAN.

Merci, comte. (*Il s'asseoit à droite; Mullern est à gauche; près de Mullern, Sterp; les Conjurés sont au milieu; Norberg reste debout, entre Mullern et Sterp.*)

STERP.

Qu'il est pâle!

NORBERG.

Qu'il est froid!

STERP.

Hâtons-nous, messieurs.

MULLERN.

Vous savez tout: le roi connaît vos noms, vos projets; il a dans les mains les preuves du complot. J'ai voulu gagner du temps et rendre suspects la reine et le prince royal.. Charles-Gustave prévenu contre moi n'a rien voulu entendre! Dans une heure, on viendra m'arrêter chez moi... On me cherche en ce moment... vous aussi. Fuir!... impossible, les portes de la ville sont gardées. Vous convient-il, messieurs, d'être exécutés demain matin sur la grande place?...

NORBERG.

Egorgés comme des moutons: jamais.

MULLERN.

Il faut donc se défendre?

TOUS, *excepté Ivan.*

Oui, jusqu'à la mort.

MULLERN.

Nous n'avons qu'un moyen.

TOUS.

Lequel?

MULLERN.

C'est l'attaque.

TOUS.

Oui!

MULLERN.

C'est votre avis à tous?

TOUS.

Oui!

MULLERN, *à Ivan.*

Vous ne dites rien, colonel?

IVAN.

J'attends que vous expliquiez vos plans.

MULLERN.

Pour aller d'ici au palais, il faut un quart d'heure... nous irions plus vite en bateau, mais le fleuve est trop agité cette nuit.

NORBERG.

Le palais sera gardé.

MULLERN.

Par le régiment du colonel.

IVAN.

Il peut se faire que mon régiment ne veuille pas marcher sans le colonel en premier.

MULLERN.

J'ai tout prévu... cette clef ouvre une galerie souterraine qui passe sous mes appartements et aboutit aux couloirs de la Chambre Rouge. Nous frapperons... si l'on nous ouvre, rien de plus simple.

NORBERG.

Si l'on n'ouvre pas, nous enfonçons la porte.

IVAN.

Eh bien?

NORBERG.

Eh bien! partons.

TOUS LES CONJURÉS, *se levant.*

Partons!

IVAN.

Pourquoi faire?

MULLERN.

Comment?

IVAN.

Oui, sachons bien ce que fera chacun de ces messieurs.

STERP.

Pour ne rien embrouiller, c'est juste.

MULLERN.

Vous avez raison, colonel. (*On se rasseoit.*)

IVAN.

Le but, d'abord.

MULLERN.

Il est simple: empêcher le roi de nous faire exécuter demain.

IVAN.

Les détails?...

MULLERN.

Lui faire signer une abdication (*mouvement*) par la douceur... messieurs... par la douceur.

STERP.

Vous ne le connaissez pas, il ne signera jamais.

NORBERG.

Je le ferai bien signer, moi!

IVAN, *avec inquiétude.*

Comment?

NORBERG, *à Ivan avec véhémence.*

Avec cette main qui dirigera la sienne .. (*Frappant sur la table.*) Et j'aurai une main de libre pour étouffer ses cris. (*Les conjurés échangent avec Norberg des poignées de main pour le féliciter de son énergie.*)

IVAN, *se tordant les mains.*

Messieurs. . .

MULLERN.

Le colonel a raison toujours; partageons la besogne; moi, j'ouvre les portes, j'ai toutes les clefs; ces messieurs (*il désigne les officiers*) avec leurs compagnies... (*Même jeu d'Ivan.*) Sterp! ..

STERP.

J'éloigne les troupes douteuses, et je fais changer le mot d'ordre.

MULLERN.

Norberg!

NORBERG.

Je propose l'abdication, et la fais signer.

STERP.

Mais puisqu'il est convenu qu'il ne signera pas.

NORBERG, *avec violence.*

Je le fais signer, vous dis-je. (*Il frappe de nouveau sur la table. Ivan met la main sur son cœur pour en comprimer les battements.*)

MULLERN.

Et vous, colonel?

IVAN.

Moi, messieurs, je trouve le plan impossible, inexécutable, et je dis qu'il ne s'exécutera pas.

TOUS.

Oh!

MULLERN.

Proposez-en un autre, mais faites vite, le temps presse.

NORBERG.

Nous nous en tenons à celui du comte de Mullern! Allons-nous perdre une heure en bavardages? (*Ils se lèvent excepté Ivan et Mullern.*)

TOUS.

Partons! partons!

MULLERN, *les retenant.*

Voyons, messieurs, peut être me suis-je trompé, peut-être le colonel est-il mieux inspiré que moi.

IVAN.

Je le crois.

TOUS.

Voyons!

IVAN.

Vous allez vous recommander à la clémence du roi, et je vous garantis la vie sauve. (*Tous se récrient avec emportement.*)

NORBERG, *prenant le milieu de la table.*

Ah çà, mais vous nous trahissez.

IVAN.

Pourquoi pas! vous trahissez bien le roi, vous!

STERP, *à la droite de Norberg.*

Vous vous êtes mêlé à nous, pourquoi?

IVAN, *se levant.*

Parce que vous m'avez menti, parce que vous avez calomnié la femme que j'aime et accusé le roi de me faire épouser sa maîtresse, quand vous saviez, vous, comte de Mullern, qu'elle est sa fille!

MULLERN.

Et quand il serait vrai... quand je me serais trompé...

IVAN.

Si vous vous êtes trompé, le roi ne m'a pas fait injure, et la cause n'existant plus, pourquoi commettrais-je le crime?

NORBERG.

C'est logique.

IVAN.

Je retourne donc au palais dire à Charles-Gustave que vous n'étiez qu'égarés, que le repentir est venu, que jamais vous n'en avez voulu à sa vie, et j'engage mon honneur qu'il vous pardonnera.

NORBERG.

Le pardon!... oui, les mines.

IVAN.

Eh bien! après... Ne vaut-il pas mieux aller aux mines que d'être un assassin?

MULLERN, *se levant.*

Monsieur, vous nous avez fait raconter tous nos secrets, vous ne pouvez plus partir, sinon avec nous. (*Il rejoint les conjurés au fond.*)

NORBERG.

C'est impossible!

IVAN, *à la table, mais à gauche.*

Messieurs, écoutez ma prière... Maintenant, je vous supplie, officiers, serviteurs du roi, vous qu'il a comblés, qu'il a accablés de ses bienfaits, qu'avez vous à lui reprocher? Sa haine pour l'Angleterre. Eh bien! que l'Angleterre se défende!... Vous lui avez donc vendu, non pas vos épées, mais vos poignards.. Messieurs! Vous avez dit vrai, je ne partirai pas, je resterai parmi vous comme un otage, tandis qu'un messager portera la lettre que je vais écrire au roi. S'il pardonne, vous me remercierez de vous avoir fait libres en vous épargnant un crime... s'il punit, je vous jure, par le Dieu vivant, que je partagerai votre destinée. Vous ai-je convaincus? ai-je éveillé l'honneur, la pitié dans vos cœurs. J'ai prouvé qu'on peut se fier à ma parole, l'acceptez vous?

MULLERN.

Messieurs, le temps passe.

NORBERG.

Oui! allons! (*Ils sortent.*)

IVAN.

Réfléchissez... je sais tout... tremblez!...

NORBERG, *revenant au milieu des conjurés.*

Eh bien! puisque tu sais tout et que tu n'es pas des nôtres, tu vas mourir. (*Tous rentrent, et retiennent Norberg qui a l'épée à la main.*)

NORBERG, *se débattant.*

Laissez, laissez, je m'en charge seul; vous, gardez la porte?...

IVAN.

Mon Dieu! me défendre...c'est impossible.Oh! cette fenêtre... (*Il s'élance par la fenêtre au milieu de la tempête et se jette à l'eau. Norberg s'élance à sa poursuite; arrivé sur la fenêtre, il veut se précipiter, et est retenu par les conjurés.*)

ACTE V.

LA CHAMBRE ROUGE

Au premier plan, à gauche et à droite, portes secrètes; à gauche, au deuxième plan, un canapé, auprès duquel est un tabouret; troisième plan à gauche, une porte; une porte gothique au fond; à droite, deuxième plan, une estrade sur laquelle il y a un fauteuil, table, timbre, lampe, et tout ce qu'il faut pour écrire; quatrième plan, à droite, grande fenêtre gothique. Au lever du rideau, Charles est assis sur le canapé, et Pauline est auprès de lui sur un pliant. Il fait presque nuit.

SCENE I.

CHARLES, PAULINE.

CHARLES.

Pauvre enfant! pourquoi te créer de vaines chimères! Va... c'est assez d'avoir à trembler sur les périls certains.... Pourquoi ma vie serait-elle menacée?

PAULINE.

Pourquoi ne le serait-elle pas?

CHARLES.

Parce que je suis le roi!

PAULINE.

Gustave-Adolphe était roi aussi... a-t-on respecté l'inviolabilité qui le couvrait?

CHARLES.

Mon père a succombé devant une trahison qu'il n'avait pas prévue... moi, je connais le complot qui se trame contre moi... Si l'influence de quelques chefs détache de leur fidélité des soldats égarés, je puis compter sur le premier régiment de ma garde... il est en marche... son colonel est un vieil ami, un homme sûr, qui a souffert avec moi. Ne m'as-tu pas dit que j'avais aussi Ivan... N'est-il pas sur la trace des conjurés?

PAULINE.

Et vous pouvez compter sur celui-là, mon père!

CHARLES, *se levant.*

Tu vois donc, ma fille, que je suis en sûreté. (*Se levant.*) Ne reste donc pas plus longtemps dans cette partie du palais... J'attends la reine et le prince royal que j'ai fait mander.

PAULINE.

Ils vous aiment, ils vous sont fidèles, croyez-le bien! Qui n'aimerait pas mon père?...

CHARLES.

Que tu vois me fait de bien... qu'il m'est doux d'entendre dans la bouche de ma fille l'éloge de celui qui ne t'appellera jamais sa sœur, hélas! Toi, si digne d'être assise près de lui sur les marches du trône!...

PAULINE.

Le ciel vous a donné votre fils pour l'honneur de la Suède... il m'a donnée à vous pour la joie et le repos de votre vieillesse.

CHARLES.

Tu crois donc que je vieillirai?...

PAULINE.

Voyez-vous que vous craignez encore!... Mon père, je ne m'en irai pas.... je ne vous quitterai pas avant le retour d'Ivan!... Si l'on me voit près de vous, eh bien! je suis votre servante!... Qui remarquera l'humble et obscure servante de Votre Majesté, dans l'ombre où je me cacherai? Oh! mon père, laissez-moi, laissez-moi avec vous... j'ai peur...

CHARLES.

Peur! et pourquoi?

PAULINE.

Parce que c'est aujourd'hui le funèbre anniversaire de la mort de votre père, il y a vingt-huit ans; parce que c'est l'anniversaire de la mort de votre mère; parce qu'enfin vous vous trouvez cette nuit dans la Chambre Rouge où sont morts si étrangement trois de vos prédécesseurs. O mon père! c'est un jour sinistre, c'est une chambre fatale, et je sens un malheur sur votre tête. (*L'heure sonne.*)

CHARLES.

Assez... retire-toi, ma fille; il est temps que je sois roi... Michel!

SCENE II.

LES MÊMES, MICHEL, *puis* UN OFFICIER.

MICHEL, *entrant du fond.*

Sire!

CHARLES, *allant s'asseoir sur l'estrade.*

Appelle l'officier de service; non, laisse-le à son poste, il ne peut y avoir de danger pour Pauline. Conduis-la au pavillon du parc, recommande à ta mère de ne la point quitter... Ne la quitte pas toi-même.

MICHEL.

Oh! moi, je resterai ici!

CHARLES.

Toi, un poltron! quand on nous annonce du danger, tu ne te mets pas à l'abri!

MICHEL.

Il y a temps pour tout. J'étais poltron hier, je le serai demain; aujourd'hui, je me repose!

PAULINE.

Bon Michel!

CHARLES.

C'est bien ce que tu viens de dire là. Conduis Pauline où je t'ai dit; va, et reviens si tu veux. (*Il frappe sur le timbre : à un officier qui se présente.*) Monsieur, vous savez que je n'attends personne ce soir, personne, excepté le colonel Ivan. Où est le grand maître du palais?

L'OFFICIER.

Il fait les arrestations ordonnées par Votre Majesté.

CHARLES.

Il devrait être de retour. Vous connaissez le nouveau mot d'ordre?

L'OFFICIER.

Oui, sire : Suède et Stockolm!

CHARLES.

Bien... un coup de baïonnette sans pitié à la première hésitation!

L'OFFICIER.

Oui, Sire. (*Il sort par le fond.*)

CHARLES.

Eh bien! Michel...

MICHEL, *à part.*

Elle ne veut pas retourner au pavillon .. Comment faire? (*Haut.*) Nous partons, Sire, nous partons.

PAULINE.

Nous partons. (*A Michel.*) Je sais où me cacher, va.

MICHEL, *à part.*

Oh! les femmes! les femmes! (*Fausse sortie.*)

CHARLES, *à sa fille.*

Tu ne m'embrasses pas encore?

PAULINE, *montant sur l'estrade.*

Dites-moi cela moins tristement, mon père!

CHARLES, *la prenant dans ses bras.*

Est-ce que je suis jamais triste quand je te tiens dans mes bras? Adieu!

PAULINE.

Pourquoi ne me retenez-vous pas? je serais votre ange gardien.

CHARLES.

Oui, oui, adieu!

PAULINE.

Au revoir?

CHARLES.

Eh bien! oui, au revoir!

MICHEL, *à part.*

Ah! si je faisais tout ce que je veux, comme j'emmènerais le roi, comme je m'emmènerais moi-même.

PAULINE.

Oh! je veillerai sur lui! (*Elle sort avec Michel par le fond.*)

SCENE III

CHARLES, *seul.*

Oui, je puis espérer... la ville doit être occupée par les troupes fidèles.. nul ne sait rien d'ailleurs! et puis c'est un complot de lâches! je les ai éventés! ils fuiront. Ce Muliern qui abritait sa trahison derrière l'hypocrisie.. Ce Norberg, un boucher... Allons, allons! la vie d'un roi n'est pas à la portée de ces misérables!

SCENE IV.

CHARLES, MICHEL.

MICHEL, *rentrant.*

Là!

CHARLES.

Qu'as-tu? tu es pâle.

MICHEL.

Oui, dans le jardin... la nuit... Ah! dame, on n'est pas brave comme cela tout de suite!...

CHARLES.

Qu'as-tu vu dans le jardin?

MICHEL.

Rien; mais j'ai entendu.

CHARLES.

Quoi?

MICHEL.

Je ne sais pas!...

CHARLES.

Tiens, tu m'effrayerais moi-même! Songe donc que nous sommes gardés, songe... qu'au point du jour, Grégoire, ton frère, qui doit avoir l'habitude de courir, va nous amener Rosen et son régiment...

MICHEL.

Oui, je ne dis pas... demain nous serons sauvés... mais aujourd'hui!

CHARLES.

Ce n'est qu'une nuit à passer, et... (*On entend frapper à une porte du premier plan à gauche.*) On frappe à la petite porte... interroge!

MICHEL.

Qui va là?

GRÉGOIRE, *en dehors.*

C'est moi, Michel... moi... ton frère!

MICHEL.

C'est Grégoire!

GRÉGOIRE.

Ouvre vite!

MICHEL.

Faut-il, Sire?

CHARLES.

Oui, va, va... (*Michel va ouvrir.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, *pâle, chancelant, l'épée dans une main, et l'autre sur le cœur. Il entre précipitamment comme un homme poursuivi, et arrive à l'estrade.*

Sire!

LE ROI.

Parlez, Grégoire!

GRÉGOIRE.

Les ordres de Votre Majesté sont exécutés... Le colonel Rosen sera ici à la pointe du jour... Il serait arrivé cette nuit, s'il avait pu trouver des moyens de transport.

CHARLES.

Comment!

GRÉGOIRE.

Tout avait été mis en réquisition le matin pour un convoi destiné aux mines...

CHARLES, *à part.*

Ah! Mullern!... le misérable éloignait mes soldats... (*Se tournant vers Grégoire qui est tombé à genoux et a abandonné son épée.*) Mais... vous chancelez... la fatigue...

GRÉGOIRE.

Non, sire... je vais mourir!..

CHARLES.

Vous!

MICHEL, *courant à son frère et le soutenant.*

Toi, mon frère! Oh! non! (*Au Roi.*) Il rouvre les yeux!

CHARLES.

Parlez.

GRÉGOIRE.

J'ai été suivi à mon arrivée...

CHARLES.

Par qui?

GRÉGOIRE.

Par ceux qui avaient intérêt à ce que je ne pusse parvenir jusqu'à Votre Majesté. J'ai gagné de l'avance sur eux, et je suis entré dans les jardins, grâce à la clef de Michel... les autres avaient une clef pareille...

CHARLES.

Comment?

GRÉGOIRE.

Je ne sais!... Je me suis élancé... mais un de ces hommes est parvenu à me rejoindre, au moment où je mettais le pied sur l'escalier, et où je me retournais pour lui faire face... il m'a frappé... oh! bien frappé... cet homme se connaît en blessures mortelles!

MICHEL.

Mon Dieu!

CHARLES.

Il fallait appeler!

GRÉGOIRE.

Je n'ai pas osé... je ne voulais pas qu'on sût qu'un misérable comme moi était connu du roi.

CHARLES.

Et votre assassin?...

GRÉGOIRE.

Il est mort... oh! je sais frapper aussi moi... et je vais mourir!...

MICHEL.

Non... non... tu ne mourras pas!

CHARLES.

Michel a raison... et de prompts secours...

GRÉGOIRE.

C'est inutile... votre main seulement, Sire... (*Il baise la main de Charles.*) Après tout, ce n'est pas un mal... Michel, tu diras à ma mère que je meurs repentant... et que je la supplie de me pardonner. Adieu.

MICHEL, *sanglottant et tombant à genoux.*

Mon pauvre frère!... (*Coups de feu au dehors.*)

MICHEL, *allant au fond à droite et regardant par la fenêtre.*

Ils viennent, Sire, avec les troupes qu'ils ont gagnées...

CHARLES.

Tout est perdu, alors!

MICHEL.

Hélas! oui... seulement...

CHARLES.

Seulement, au lieu d'être égorgé, je pourrai me défendre en soldat, n'est-ce pas?

MICHEL.

Hélas! oui... sire!

CHARLES, *prenant son épée sur la table.*

Allons, vite à l'œuvre! cette porte d'abord! (*Michel ferme la porte du fond.*) Maintenant, celle-ci... (*Il ferme la seconde porte de gauche. Cris au dehors.*)

NORBERG, *en dehors.*

Le roi?

MICHEL, *à la porte du fond.*

Qui vive?

NORBERG.

Où est le roi?

MICHEL.

Que lui voulez-vous?

NORBERG.

Le feu est à Stockolm... la flamme pétille au loin... le peuple demande le roi... il nous faut le roi!

MICHEL.

Sa Majesté ne veut pas être dérangée...

NORBERG.

Ouvriras-tu?

MICHEL.

Non!

NORBERG.

Eh bien! enfoncez la porte!

MICHEL, *avec désespoir.*

Entendez-vous, Sire?

CHARLES.

J'entends! Range-toi...

MICHEL.

Sire...

CHARLES.

Range-toi, te dis-je! (*Charles et Michel se rangent au fond à droite. La porte s'ouvre avec fracas.*)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, NORBERG, STERP, Officiers, *tous l'épée à la main.* les conjurés, *effrayés à la vue de Charles.*

Le roi!

CHARLES.

Qu'y a-t-il, messieurs?

NORBERG, *en avant.*

Il y a, Sire, que la politique adoptée par votre majesté est une cause de ruine pour la Suède, et que nous ne pouvons répondre de la sûreté de votre majesté ni de celle d'aucun membre de la famille royale si vous refusez d'abdiquer.

CHARLES.

C'est votre dernier mot, comte de Norberg; vous qui, sans ma trop grande bonté, seriez en exil!

NORBERG.

Sire... l'abdication!...

CHARLES.

C'est bien. Vous l'avez sans doute préparée?

STERP, *lui tendant un papier.*

La voilà!

CHARLES.

Ah! c'est vous aussi, baron de Sterp; vous, mon grand écuyer! (*A part.*) Rosen, mon Dieu! et Ivan, Ivan, où est-il?

NORBERG.

Sire, le temps presse...

CHARLES, *lisant.*

« Les intérêts de mon peuple et la situation périlleuse dans » laquelle la Suède se trouve engagée, exigeant de ma part un » sacrifice qui n'est pas au-dessus de mon dévouement, qui n'est » pas au-dessus de l'ardent amour que je porte à mes sujets... » (*S'interrompant.*) Les mots sont bien choisis. (*Reprenant.*) « Je » déclare abdiquer de ma seule volonté, et en toute liberté... » (*S'arrêtant de nouveau.*) En toute liberté... c'est écrit, messieurs, (*Il continue.*) « en faveur de mon fils bien-aimé le prince Char» les, que je proclame roi de Suède. » (*A Norberg.*) Voilà ce qu'il faut que je signe... en toute liberté?...

NORBERG.

Oui, sire. (*Charles se dirige vers la table et prend la plume en

écoutant au dehors. Avec joie.) Il va signer. *(Les conjurés redescendent la scène.)*

MICHEL.

Oh! mon Dieu!

CHARLES, *jetant la plume et déchirant l'abdication.*

Je ne ferai pas une lâcheté; ce serait la première!...

NORBERG, *d'un ton menaçant.*

Alors, Sire, c'est vous qui l'aurez voulu.

CHARLES.

Vous ferez avant, ce que vous auriez fait après. Eh bien! venez... Voyons qui le premier osera porter la main sur son roi, et si parmi vous-mêmes je ne trouverai pas des défenseurs.

MICHEL, *ramassant l'épée de Grégoire.*

Sire... j'ai dit que je serais brave aujourd'hui... je suis né le même jour que vous... le même jour me verra mourir!

NORBERG.

Soit! passe devant! *(Il le renverse d'un coup d'épée.)*

MICHEL, *à Charles.*

Adieu, frère!

CHARLES, *l'épée à la main et descendant l'estrade.*

Misérables!... *(Sterp l'ajuste, et d'un coup de pistolet lui casse le bras droit. Charles abandonne son épée et vient tomber à genoux près de l'estrade.)* Lâches!... assassins... vous m'avez cassé le bras. Vous voyez bien à présent que je ne peux pas signer mon abdication... *(Ramassant son épée de la main gauche.)* mais du moins de cette main qui me reste... *(Norberg envoie un officier veiller au dehors; Sterp et un officier longent le théâtre pour prendre Charles à gauche; Norberg et les autres s'apprêtent à le charger de front.)* Lâches... assassins... régicides...

SCENE VII.

LES MÊMES, PAULINE; *puis* MULLERN.

PAULINE, *accourant éperdue, et entourant Charles de ses bras.*

Mon père!... mon père!... Osez donc le frapper dans les bras de sa fille!... *(Les conjurés reculent.)*

MULLERN, *apparaissant par une porte secrète à droite, et montant sur l'estrade.*

Eh bien!... vous hésitez!...

CHARLES, *voyant Mullern.*

Mullern!...

PAULINE, *suppliante.*

Grâce! grâce!

NORBERG, *saisissant Pauline, l'arrachant des bras de Charles et la jetant au milieu des officiers, qui l'entraînent au fond.*

Place!... place!...

PAULINE, *se débattant.*

Par pitié!... Mon père!... mon père!...

NORBERG, *s'avançant l'épée haute sur Charles, qui l'attend.*

Allons... finissons-en!... le trône est à nous!...

IVAN, *entrant tout à coup par une autre porte secrète, à gauche, premier plan.*

Pas encore! *(Il renverse Norberg d'un coup de pistolet. — On entend battre la charge. — Les Drabans envahissent la chambre et s'emparent des conjurés. Mullern est toujours debout sur l'estrade.)*

MICHEL, *se traînant près de Norberg, qui se débat dans les convulsions de l'agonie.*

Passe devant!

IVAN, *s'adressant au Roi.*

Sire, voici votre fidèle régiment des gardes!... A vous maintenant de châtier les traîtres! *(Les soldats garnissent toutes les issues.)*

CHARLES, *désignant Mullern.*

Qu'on s'empare d'abord de celui-ci... et que justice se fasse! *(Mullern veut gagner la porte par laquelle il est entré, mais des soldats lui barrent le passage.)*

PAULINE, *à son père.*

Mon père!... cette blessure...

CHARLES.

Ce n'est rien, mon enfant, et désormais délivré des traîtres qui m'entouraient, et appuyé sur des hommes fermes, probes et loyaux, comme Ivan, je pourrai à la fois veiller sur ton bonheur, et assurer celui de mon peuple!

LES OFFICIERS *et* LES SOLDATS, *agitant leurs armes.*

Vive Charles-Gustave! *(Tableau.)*

77185

FIN